

EDDY L. HARRIS

**Le Mississippi
dans la peau**



LIANA LEVI

RTBF « deux voyages extraordinaires », par Michel Dufranne, le 27 septembre 2021

https://www.rtbf.be/auvio/detail_deux-voyages-extraordinaires?id=2814623

RFI « De vive(s) voix », par Chantal Lorho, le 1er décembre 2021

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20211201-litt%C3%A9rature-eddie-l-harris-le-mississippi-en-pagaye>

TSF Jazz « Caviar & champagne » par Laurent Sapir et Sébastien Vidal, le 1er décembre 2021

<https://www.tsfjazz.com/programmes/caviar-champagne/2021-12-01/19-00>

France Musique « la quatre saisons n'est pas qu'une pizza », par Saskia de Ville, le 28 septembre 2021

<https://www.francemusique.fr/emissions/la-quatre-saisons-n-est-pas-qu-une-pizza/eddy-l-harris-je-voyage-souvent-pour-aller-a-l-opera-c-est-une-bonne-maniere-de-decouvrir-une-ville-98601>

France 3 Nouvelle Aquitaine journal 19/20, le 25 septembre 2021

<https://www.youtube.com/watch?v=KePZMa1tlBw>



CULTURE



Extrait du film
Hopelessly Lost,
du Géorgien Georgy
Danelia. Basé
sur *Les Aventures
d'Huckleberry Finn*,
de Mark Twain,
il a été tourné en
1972 à Moscou.

LES MYTHES
DU MISSISSIPPI

Berceau des rêves de l'Amérique, le Mississippi a été décrit et fréquenté par les grands écrivains du pays. Peu l'ont connu aussi intimement qu'Eddy L. Harris, qui l'a descendu deux fois à la rame. La parution de son récit «Le Mississippi dans la peau» offre l'occasion de repartir sur un fleuve superbe et destructeur, avant lui magnifié par Mark Twain, William Faulkner ou Herman Melville.

Par Adrien Gombeaud

Du nord au sud des États-Unis, des portes du Canada au Golfe du Mexique, s'étire le Mississippi. Il irrigue dix États et des cités comme Minneapolis, Saint-Louis, Memphis ou La Nouvelle-Orléans. Miroir de l'Amérique, il est aussi une artère de sa littérature.

À la fin des années 1980, Eddy L. Harris a descendu le fleuve seul, en canoë. De cette aventure, il a tiré *Mississippi Solo*, un livre écrit à la pagaie, devenu un classique des récits de voyages. Trente ans plus tard, l'écrivain américain, installé à Pranzac en Charente, décide de repartir sur ce fleuve, toujours à la rame. Paru en cette rentrée, *Le Mississippi dans la peau* (1) propose moins une suite qu'un codicille à son précédent ouvrage.

Ensemble, les deux textes décrivent une nation à trois décennies d'intervalle et un homme à deux étapes de sa vie. L'histoire d'un retour aux sources. «J'ai d'abord eu un rapport très concret avec le fleuve, explique l'écrivain. Je

RIA NEWSTWAG - IMAGES



suis né à Indianapolis mais j'ai grandi à Saint-Louis. Aussi, j'ai toujours connu ce fleuve à travers les promenades de mon enfance. Ce n'est que plus tard, à l'école, que j'ai découvert les livres qu'il a inspirés.»

Le Mississippi «littéraire» couvre essentiellement la partie inférieure du fleuve. Son nom éveille moins les glaces du Nord que les charmes moites du Sud profond. Eddy L. Harris voit là un facteur historique autant que géographique. «Les pionniers ont traversé le pays à partir de Saint-Louis, et donc du Sud. Dans sa partie nord, le fleuve n'a rien de bien spectaculaire. Il s'apparente plus à une succession de lacs qui traversent des villes et longent des routes... Puis, passé Memphis, il s'éloigne enfin de la civilisation pour épouser le mythe sauvage et les paysages qui font toute son aura. Par ailleurs, les romans de Mark Twain décrivent le Mississippi du Sud, pas celui du Nord.»

DE MARK TWAIN À TWAINLAND

Aucun écrivain n'aura autant popularisé le mythe d'un fleuve que Mark Twain. Selon Jean-Loup Bourget qui a enseigné la littérature américaine à la Sorbonne Nouvelle, Twain «est intimement lié à l'image du Mississippi, tant par son récit autobiographique "La Vie sur le Mississippi" que par ses best-sellers "Les Aventures de Tom Sawyer" et "Les Aventures d'Huckleberry Finn"». Parus en 1876 pour le premier et 1886 pour le second, les deux volumes ne sont pas de même nature : «"Tom Sawyer" s'inscrit dans la tradition de la description "pittoresque" du Mississippi. Œuvre plus profonde, complexe et ambiguë, "Huckleberry Finn" traite notamment de la question du racisme et de l'esclavage, par le biais de l'amitié entre Huck Finn et Nigger Jim, un esclave fugitif. On peut regretter que la cancel culture n'ait rien compris aux riches ambiguïtés de Mark Twain et ait parfois condamné ce roman en croyant, sur la seule base du nom de Nigger Jim, au racisme de l'auteur, ce qui est un contresens absolu.»

Une escale à Hannibal, ville qui a vu grandir Mark Twain, offre à Eddy L. Harris quelques pages étonnantes. L'auteur-payeur accoste dans un ahurissant «Twainland» où le moindre magasin, hôtel ou restaurant fait office de produit dérivé : «Mark Twain a été transformé en une enseigne au néon si brillante dans le ciel nocturne qu'elle éclipsé l'étoile littéraire», écrit-il. Plus en amont du fleuve, un ranger l'avait pourtant averti : «Twain a tué l'histoire du Mississippi. Après lui, ce n'est plus que du folklore qui s'efforce de le faire revivre, lui et ses personnages.» Aujourd'hui, l'écrivain-voyageur lui donne raison tout en nuanciant : «L'industrie du tourisme ne s'appuie pas sur le vrai Mark Twain mais sur les dessins animés, le cinéma, l'air du temps qu'il a brassé autour de lui...» On touche à l'une des conclusions les plus intéressantes de son épopée : plus que la véritable Amérique, écrit-il, c'est «l'idée de l'Amérique qui emporte l'imagination, qui crée cet espace dans la légende



Eddy L. Harris :
«J'ai grandi
à Saint-Louis. Aussi,
j'ai toujours connu
ce fleuve à travers
les promenades
de mon enfance.»

et les mentalités, qui lui confère une aura d'immensité». Et Harris de préciser : «J'aurais pu ajouter que le Mississippi imaginaire est plus important que le véritable Mississippi».

Par son parcours, le grand fleuve offrait à la jeune nation l'image qu'elle voulait se donner. Rien qu'une image : «Tous les Américains savent que ce fleuve existe, poursuit Eddy L. Harris. Mais ils voyagent surtout d'une côte à l'autre, très peu connaissent le centre du pays. Pour la plupart d'entre eux, le Mississippi ne restera donc toujours qu'une ligne sur une carte, des images de films, ou des histoires dans des livres. Et là encore, l'idée de

Mark Twain a plus d'importance que le vrai Mark Twain. Chacun connaît son nom mais qui connaît ses livres ? Qui a lu "Un Yankee à la cour du roi Arthur" ou "Le Roman de Jeanne d'Arc" ? Si l'on s'intéressait vraiment à l'œuvre de Twain, on ne lirait pas que "Tom Sawyer", "Huckleberry Finn" et "La Vie Sur le Mississippi". Soit précisément ses textes les plus proches du fleuve.»

Pourtant, de son vivant, Mark Twain fut une superstar. Suite au succès de son Tom Sawyer, il entame l'écriture d'Huckleberry Finn en 1876. Il ne parvient à l'achever que sept ans plus tard. Entre-temps, il publie d'autres ouvrages dont

LE FLEUVE FILMÉ

«Steamboat Willie» de Walt Disney et Ub Iwerks (1928)

Une malicieuse et finalement peu sympathique souris enchaîne les catastrophes aux commandes d'un bateau à vapeur. Si le héros aux grandes oreilles était apparu dans deux films muets auparavant, *Steamboat Willie*, par sa large diffusion et sa bande sonore, signe l'acte de

naissance de Mickey Mouse. Un tel mythe américain ne pouvait que prendre racine sur les rives du Mississippi.

«Steamboat Round the Bend» de John Ford (1935)

L'un des trois films que Ford tourne avec Will Rogers, la superstar des années 1930 décédée la même année dans un accident d'avion. *Steamboat Round the Bend*

reprend le thème des charlatans qui sillonnent le Mississippi. Le film s'achève par une spectaculaire course-poursuite de bateaux à aubes.

«The River» de Pare Lorentz (1938)

Documentaire produit par l'administration Roosevelt, *The River* relate toute l'épopée et la grandeur du Mississippi, de ses

rives et riverains. Ponctué d'images grandioses, récompensé au festival de Venise en 1938, on le trouve aujourd'hui très facilement en ligne.

«Les Aventures d'Huckleberry Finn» de Richard Thorpe (1939)

Adaptation du classique de Mark Twain avec Mickey Rooney dans le rôle-titre et Rex



Ingram dans le rôle de Nigger Jim. Ingram avait lui-même grandi sur les bords du Mississippi et travaillé sur les steamers. Il s'agit de la troisième adaptation du roman de Mark Twain. Quatre autres versions pour le cinéma suivront, dont un film russe en 1972 et d'innombrables versions télévisées.

« Show Boat » de George Sidney (1951)
Publié en 1926, *Show Boat* est l'un des nombreux best-sellers d'Edna Ferber, romancière prolifique rarement lue de notre côté de l'Atlantique. Il relate les déboires et romances d'une meneuse de revue, vedette d'un spectacle qui agrmente les traversées du fameux *Show Boat*. Porté à Broadway par Jerome Kern et Oscar

Hammerstein, le roman et la comédie musicale ont fait l'objet de trois films. Celui-ci, superproduction MGM en Technicolor, est le plus connu, pour ses paysages, ses chansons... et le regard d'Ava Gardner.

« Twelve Years a Slave » de Steve McQueen (2013)
Le cinéaste britannique adapte l'autobiographie de

Solomon Northup. Dans les années 1850, homme noir libre dans le nord des États-Unis, il est enlevé et vendu comme esclave dans les plantations de Louisiane. Le bateau à roues, loin des clichés pittoresques, devient une machine infernale, moissonneuse qui broie le destin du personnage pour l'entraîner « down the river », en enfer, vers douze années d'esclavage.

La vie sur le Mississippi, récit de sa propre expérience de pilote sur le fleuve. Huckleberry Finn relate à la première personne la dérive le long du Mississippi de son jeune héros Huck, un ami de Tom Sawyer, et de Jim, un esclave noir fugitif. Leur embarcation bricolée devient à la fois un poste d'observation et un refuge utopique. « On s'est dit qu'après tout un radeau n'était pas un mauvais chez-soi. Ailleurs, on vit trop à l'étroit et on manque d'air. Sur un radeau, on peut jouer des coudes et on est puissamment à son aise. »

FLEUVE FOU

Le fleuve ne se réduit pas à son image paisible et maternelle. La littérature l'aime aussi débordant, ravageur, dangereux. *Le Mississippi dans la peau* propose, à mi-parcours, une spectaculaire averse de carpes. Chez Faulkner, dans *Si je t'oublie Jérusalem*, on se perd dans de longues phrases hallucinées, descriptions effrayantes d'un fleuve fou, transformé en véritable estomac :

« Vers minuit, accompagné par une canonnade roulante de tonnerre et d'éclairs telle une batterie mise en action, comme si, après quarante heures de constipation, les éléments, le firmament lui-même se soulageaient en déclarant en un salut éclatant et crépitant leur acquiescement final au mouvement furieux et désespéré, et sans cesser de mener son bataillon confus de vaches mortes, de mulets, de cabinets, de cases et de poulaillers, le canot passa devant Vicksburg. »

Redoutable, le fleuve se voit naturellement arpenté par des bonimenteurs et autres camelots inféquentables. *Le Grand Escroc*, ultime roman de Melville, relate la fructueuse journée d'un drôle de larron embarqué à bord d'un vapeur : « Ici régnait l'esprit d'audace, universel mélange des terres de l'Ouest, dont le type par excellence est le Mississippi lui-même qui, réunissant les courants de contrées les plus éloignées et les plus contraires, les roule pêle-mêle en un seul flot cosmopolite et sûr de soi. »

Pour Jean-Loup Bourget, le fleuve s'impose effectivement comme « un miroir de l'Amérique, non seulement parce qu'il la partage entre Est



Mark Twain avec son ami John Lewis, à Elmira, vers 1903. Il lui inspira le personnage de Jim dans *Huckleberry Finn*.

« civilisé » et Ouest « sauvage », mais plus profondément parce qu'il relie, par des gradations insensibles ou brutales, le Nord des trappeurs, puis industriel et démocratique, au Sud des colons, esclavagiste, agraire et aristocratique (même s'il s'agit souvent d'escrocs ou d'impôts). Un Sud où la question raciale reste d'une actualité brûlante, en tout cas constitutive de la société et de la culture locales. » Jim, l'esclave des *Aventures d'Huckleberry Finn*, sera justement au cœur du prochain livre d'Eddy L. Harris. Depuis les rives de la paisible Charente, l'auteur revient encore et toujours à celles du Mississippi. Il y a trente ans, son *Mississippi Solo* ouvrait par les mots de T. S. Eliot. Autre enfant de Saint-Louis installé sur le Vieux Continent, le poète semblait parler pour deux : « Le fleuve est au-dedans de nous, la mer partout autour de nous. » ●

(1) Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascale-Marie Deschamps. Éditions *Liana Levi*, 256 p., 19,95 euros.

GLASSHOUSE IMAGES/PHOTOT

ENTRETIEN **DOMAINE ÉTRANGER**

À contre-courant

TRENTE ANS APRÈS, EDDY L. HARRIS REDESCEND LE MISSISSIPPI EN CANOË. PÉRIPLÉ VIF ET INTROSPECTIF AUTOUR DES MAUX DE L'AMÉRIQUE.

Le Mississippi n'est pas le plus long fleuve des États-Unis. Paradoxalement, c'est son affluent, le Missouri qui occupe la première place. À 30 ans, Eddy L. Harris, noir américain d'un mètre quatre-vingt-treize et écrivain en herbe décide de parcourir le fleuve de sa source au lac Itasca, dans le Minnesota, jusqu'à La Nouvelle-Orléans, soit près de quatre mille kilomètres. « De là où il n'y a pas de Noirs à là où on ne nous aime toujours pas beaucoup », précise un de ses vieux amis. Traverser un pays, c'est en prendre le pouls. Nous sommes à la fin des années 80. Qu'évoque Harris ? Tout d'abord et c'est étonnant pour un jeune Nord-Américain : le passé, l'Histoire de son pays, ses premiers habitants, les tribus indiennes... De lieux en rencontres avec les « rats du fleuve », la plupart du temps des gens de peu, pêcheurs, flâneurs, chômeurs désemparés, zonards, militaires, bateliers, éclusiers, il dessine avec *Mississippi Solo* (Liana Levi, 2020) une carte du Tendre humaine, chaleureuse et pittoresque de l'Old Man River. Même si parfois les rencontres violentes se terminent par des coups de feu.

Trente ans après, le périple n'est plus initiatique, le corps moins performant, l'écrivain reconnu, cinq ouvrages à son actif, a choisi de s'installer en France. « À présent, je connais les dangers que j'ai affrontés jadis, les chiens sauvages, les remous autour des écluses, les deux péquenauds gras à la gâchette facile, le fleuve trop large, les rapides, l'épuisement, les courbatures, la douleur. Parce que je sais que ces dangers me guettent, j'éprouve plus de crainte que lorsque je me suis embarqué la première fois sans savoir à quoi m'attendre. » Obama entame son second mandat. Un jeune Noir de 17 ans vient d'être abattu par un policier. Mais, ce qui surprend chez le sexagénaire, c'est la luminosité et l'extrême fluidité de l'écriture, l'extraordinaire force de vie, l'humanisme, l'intelligence subtile et la volonté inoxydable de ne jamais se présenter en victime. Quant à sa couleur de peau, ce n'est que l'une de ses innombrables et très riches facettes...

Chez les Grecs et les Romains, le fleuve était associé à l'oubli. Chez vous, c'est un moteur de mémoire, de civilisations, de révélations ?

Le fleuve est une frise chronologique qui va du haut vers le bas. Je ne peux plus changer ce qui a existé et qui n'existe plus. Mais je tiens à garder en mémoire le souvenir des civilisations perdues, de ce qui reste en amont. Quant à l'avenir, c'est – le fleuve en aval – devant moi, je suis maître de l'avenir. Je peux tout changer, améliorer. Le fleuve symbolise cette possibilité.

Le passé, les peuples indiens semblent très importants chez vous. Étonnant pour le natif d'un pays où les habitants paraissent ne plus avoir de mémoire à long terme ?

Pas sûr même qu'ils aient une mémoire à court terme. La raison qui fait que tout cela est important pour moi, est que ce n'est guère important aux autres. On peut voir le monde actuel

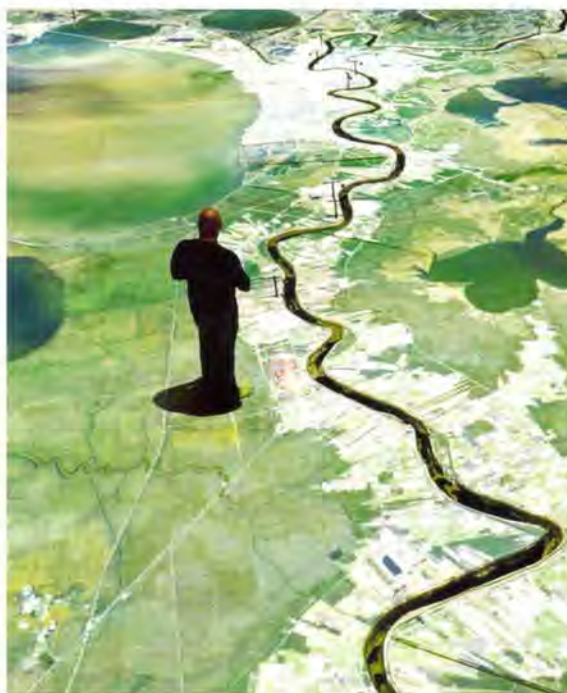
comme le résultat de cet oubli. « *Ce qui est passé est un prologue* », a dit Shakespeare. Selon Faulkner, « *Le passé n'est jamais mort ; il n'est même pas passé* ». Ce n'est pas une envie de tout connaître mais de souligner ce qui a été oublié.

Vous avez beaucoup bourlingué. Vous considérez-vous comme un écrivain voyageur ?

Je ne sais pas si je suis un écrivain qui voyage ou plutôt un voyageur qui écrit. Alors que je me retrouve dans les deux, je vois que j'ai très envie d'écrire et à quel point voyager m'en empêche. Je ne pourrai jamais visiter tous les pays dont j'ai envie, ni écrire tout ce qui est en moi et à envie de sortir. L'un des deux va souffrir. Il me faudra choisir.

La marche à pied, son rythme, est bénéfique à l'écriture. Qu'apporte le canoë ?

Je marche aussi. J'aime randonner dans les bois, dans les montagnes. Le rythme du canoë est parallèle. L'ajout de l'eau me donne un élément de paix, de tranquillité. En randonnée, j'essaie de garder un rythme plutôt constant. Le rythme sur l'eau change souvent. Il y a l'externalité de l'eau qui tantôt pousse, tantôt ralentit. Ramer sur une longue distance en canoë est très méditatif.



La modélisation du fleuve Mississippi, ici en Louisiane





voire hypnotisant. Les pensées s'envolent, les rêves viennent. C'est un yin-yang de plaisir et de douleur en même temps.

Comment avez-vous écrit ces deux ouvrages ? En collectant des notes chaque soir ou de mémoire ?

Comme je n'ai pas commencé le premier voyage avec l'idée de faire un livre, au départ, je n'avais pas pris de notes. J'ai commencé plusieurs semaines après le début du voyage. Même avec des notes, je m'appuyais plus sur ma mémoire et les photos que j'avais prises. Finalement, j'ai écrit les deux récits après les deux voyages, pour mieux comprendre ce que j'avais vécu.

Vous semblez parfois avoir joué avec la peur.

Je ne peux pas dire que je n'ai peur de rien. Seuls les fous n'ont peur de rien. Moi, j'ai envie de confronter et puis de dépasser mes peurs, de me voir dans la peur et de me demander si cette peur est raisonnable ou pas.

Ces descentes du Mississippi sont à la fois des défis, une quête de racine, d'identité, une façon de communier avec tous les habitants du fleuve ?

Tout à la fois, probablement. Certainement une façon d'avoir des rencontres avec d'autres rats de rivière, les gens du fleuve – le message étant d'éteindre la télé et avoir de vraies rencontres ; on verra que le monde n'est pas ce qui est véhiculé dans les infos chaque soir. Mais avant tout, en me demandant : « Où sont les Noirs ? » « À l'opéra, dans les meilleurs restaurants, dans les montagnes, en canoë sur les fleuves ? » Je voulais montrer à moi-même et aux autres que nous sommes là et que rien ne nous empêche de faire quoique ce soit, quel que soit ce que nous sommes. Alors, je me suis autorisé à le faire. Et à être.

Avec Obama au pouvoir, on pourrait se dire que l'Amérique a changé. Puis Trump est arrivé et l'Amérique s'est à nouveau montrée odieuse. L'Amérique peut-elle vraiment changer ?

Voilà la question qui m'a motivé pour refaire la descente, retoucher l'Amérique en anticipant le retour de bâton. De la même façon que Bush fut responsable de l'émergence d'Obama, lui fut responsable de l'arrivée de Trump et par conséquent l'Amérique a montré son côté odieux. Mais pas les Américains et c'est eux que je voulais rencontrer, eux en qui j'avais confiance, eux qui justifient mon optimisme. Il faut attendre, mais nous allons voir les conséquences du contrecoup après Trump. Sinon, c'est probablement la fin des États-Unis comme nous les connaissons.

« Être noir n'est qu'une de mes facettes » est une formule très subtile. Vous l'abordez sans complexe, ni sentiment de supériorité ?

Je pose, silencieusement, bien sûr, cette question : « Pourquoi, en me regardant, voyez-vous un Noir – au lieu d'un grand, d'un chauve, d'un brave, d'un vieux, d'un drôle, ou bien d'un Gallois, puisque j'ai des racines aussi aux Pays de Galles. Pourquoi voir un seul aspect de qui je suis. Si je suis noir, c'est dans les yeux de ceux qui me regardent et ce regard est limité par le pouvoir, la peur, la faiblesse, la pauvreté, en gros tous les préjugés qui colorent leur façon de voir le monde. »

D'où vous vient cette force, cette confiance, cette façon de voir les choses à contre-courant ?

Forcément de mes parents, mon père, le Jupiter de *Jupiter et Moi* (Liana Levi, 2006) et ma mère, deux êtres extraordinaires dans leurs façons de m'élever moi et mon frère. Une éducation qui m'a appris à penser par moi-même, ensuite la littérature m'a ouvert le monde et m'a donné l'envie de rêver, de sortir, de devenir, d'être.

Mark Twain a-t-il été un inspirateur ?

Je suis venu à Twain bien après mon éducation formelle. Alors, je ne peux pas dire qu'il était inspirateur, plutôt un spectre qu'une inspiration. Un spectre omniprésent dans le Missouri, à côté du fleuve Mississippi où j'ai grandi.

Vous citez T.S. Eliot dans la préface de *Mississippi Solo*.

Eliot était le poète préféré d'un prof anglais qui m'a encouragé à écrire. Lui aussi était poète. Forcément j'ai dû lire beaucoup d'Eliot, surtout *The Four Quartets*, d'où vient cette citation. En plus, il avait ses origines à Saint-Louis, comme moi. Son spectre, comme celui de Twain était toujours dans l'air.

Quels sont les écrivains qui ont compté pour vous ?

Truman Capote et James Baldwin, pour leurs façons d'écrire la réalité ; l'un via une histoire vraie (*De sang-froid*), qui se lit comme un roman, l'autre dans son essai *La Prochaine Fois, le feu* qui est tellement vrai, tellement émouvant même cinquante ans plus tard. William Faulkner pour avoir mis son doigt sur le problème essentiel des USA – le racisme. Et John Steinbeck et *Les Raisins de la colère* qui donne la possibilité de sensibiliser le monde aux problèmes sociaux à travers un livre, une histoire.

La littérature nord-américaine a constitué le berceau de votre écriture ?

Pas sûr, la partie la plus importante de mon éducation m'a été prodiguée par des moines anglais dans une école catholique privée où l'enseignement n'était pas seulement très rigoureux mais aussi très classique. Le latin, le grec antique, le français, les littératures anglaise et française principalement et américaine aussi bien sûr. Quelle littérature m'a influencé le plus ? Impossible à dire. Mais après, quand j'ai commencé à lire Thoreau, Hemingway, Poe, Whitman, je me suis ouvert davantage à la littérature américaine moderne naturaliste.

Comment êtes-vous venu à l'écriture ?

Je lisais jeune – grâce à mon frère, un peu plus âgé. Comme il lisait tout le temps, moi aussi je voulais lire. Mais pas vraiment des livres pour enfants. Plutôt des livres d'aventures, de biographies des gens qui ont eu de grandes expériences : Amelia Earhart, par exemple, la première aviatrice à traverser l'Atlantique en 1932. Quant à l'écriture, mon lycée nous obligeait à écrire. Pas de choix. Des essais, des nouvelles, des thèses. Quand j'avais 17 ans, le prof dont j'ai parlé, m'a finalement encouragé, me disant que j'avais du talent. Il a failli ruiner ma vie.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

Le Mississippi dans la peau, d'Eddy L. Harris

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascale-Marie Deschamps, Liana Levi, 258 pages, 20 €





LA CONVERSATION

EDDY HARRIS

Flots littéraires

PROPOS RECUEILLIS PAR
MANON MEYER-HILFIGER

Eddy Harris ne s'est pas contenté de descendre les 3 780 kilomètres du Mississippi en canoë. Il l'a descendu deux fois. En 1985 puis en 2014, cet écrivain américain installé dans un petit village de Charente, a vogué sur ce cours d'eau mythique, depuis sa source, le lac Itasca jusqu'à son terminus, la Nouvelle-Orléans. Le fleuve lui a ouvert bien des portes. Celles des habitants, d'abord, souvent heureux de partager un moment avec cet étrange voyageur solitaire. Et celles des maisons d'éditions. L'écrivain désormais sexagénaire nous livre ainsi des récits de voyages décrivant avec malice son pays d'origine. Son dernier ouvrage, *Le Mississippi dans la peau*, est paru en septembre 2021 aux éditions Liana Levi.

VOUS ÊTES AUJOURD'HUI UN ÉCRIVAIN À SUCCÈS. COMMENT LE VOYAGE VOUS A PERMIS D'EN ARRIVER LÀ ?

À 30 ans, j'étais écrivain de fiction mais je n'avais jamais été publié. J'avais enchaîné sept ans d'échecs, essayant refus sur refus de la part des maisons d'édition. Ce voyage a été pour moi un grand test, à une période de ma vie où j'étais au plus bas. Je n'étais ni un amoureux de la nature ni du canoë – je n'en avais fait que deux fois – mais je voulais me rassurer sur mes capacités à aller de l'avant. Un exploit physique me semblait donc tout indiqué. L'idée d'en faire un livre n'est venue qu'à mi-chemin, après toutes les rencontres et aventures marquantes du périple. J'ai pensé : si je survis au voyage, j'aurai quelque chose d'exceptionnel à raconter...

POURQUOI LE MISSISSIPPI ?

J'ai passé mon enfance à Saint-Louis, avec le fleuve sous mes yeux tous les jours. Je m'ennuyais beaucoup et je ne rêvais que d'une chose : partir. Je regardais les barges et les péniches descendre le fleuve, et cela me transportait ailleurs. J'imaginais qu'au bout du Mississippi, il y avait le golfe du Mexique, puis l'Atlantique, puis le reste du monde. Le fleuve s'est emparé de mon imagination et ne l'a plus jamais lâchée. Ce cours d'eau a aussi une dimension mythique, avec sa puissance physique et économique. C'est le fleuve qui a emporté les larmes et la sueur des esclaves ; le fleuve des bateaux à vapeur et des joueurs de poker ; celui de Mark Twain aussi. Ainsi, lorsque j'étais résolu à réaliser un exploit physique, mon choix s'est tout naturellement porté sur le Mississippi.

VOUS PARLEZ D'« EXPLOIT PHYSIQUE ». QUELS ONT ÉTÉ LES MOMENTS MARQUANTS DE CETTE DESCENTE ?

J'ai en mémoire un souvenir et un endroit précis : un peu avant la Nouvelle-Orléans au sud du pays, le Mississippi était devenu un océan. Il y avait des vagues de deux mètres de haut. L'eau s'engouffrait dans

mon canoë. Le vent soufflait très fort et me baladait. J'étais à bout de souffle, mon épaule me lançait... J'ai finalement réussi à parcourir la quinzaine de kilomètres qui me séparait de mon point d'arrivée, mais j'ai vraiment eu peur ! Au-delà de ces moments, j'ai goûté à la splendeur du Mississippi. Le lac Itasca, là où naît le fleuve, est pour moi sans aucun doute le plus bel endroit du monde. La forêt qui l'entoure est telle une cathédrale de pins et de bouleaux, le lac, comme une toile bleue immobile. Finalement, cette virée sur le fleuve n'est pas très différente d'une virée à Disneyland. Des spectacles à couper le souffle, des panoramas fabuleux, de l'excitation, de la magie, du plaisir. Mais la différence c'est qu'à Disneyland, on sait que l'on n'est jamais vraiment en danger.

QU'EST-CE QUI A MOTIVÉ DE REDESCENDRE CE FLEUVE TRENTE ANS PLUS TARD, EN 2014 ?

Je voulais savoir si le monde était aussi pénible qu'il en avait l'air à la télévision. Entre mes trente et mes soixante ans, j'ai été bombardé d'informations sur les guerres, la misère, et la pauvreté. Je souhaitais aussi sonder les tensions dans mon pays d'origine après la réélection de Barack Obama. Je sentais qu'il pouvait s'en suivre un mouvement de recul, comme en a témoigné la présidence de Donald Trump. Mais aujourd'hui, et malgré tout, je sais que je peux rester optimiste. Les gens ont continué d'être extraordinairement accueillants tout au long du voyage. Un soir, par exemple, j'ai toqué à la porte d'un hôtel qui était fermé pour la saison. C'est une femme blanche de 75 ans qui m'a ouvert la porte, à moi le Noir d'1 m 93 qui arrivait dans la nuit. Je pensais qu'elle allait avoir peur, mais bien au contraire, elle m'a accueilli sans hésitation et m'a offert de la soupe chaude. En fait, je pense que lorsque l'on se parle d'individus à individus, la conversation se déroule forcément bien. C'est en général la pensée « de groupe » qui crée des problèmes.



L'écrivain américain
Eddy Harris a descendu
la Mississippi en canoë
à deux reprises.

CETTE QUESTION OCCUPE UNE PARTIE TRÈS IMPORTANTE DE VOS VOYAGES ET DE VOS LIVRES. EN TANT QUE NOIR AUX ÉTATS-UNIS, COMMENT AVEZ-VOUS APPRÉHENDÉ VOS DIFFÉRENTS PÉRIPLÉS ?

La première fois, un ami m'avait mis en garde en disant qu'au Nord il n'y a pas beaucoup de Noirs, et qu'au Sud ils ne nous aimaient toujours pas beaucoup. Mais au cours de ce voyage, je n'ai fait qu'une seule rencontre désagréable. Deux hommes se sont approchés de mon camp avec des fusils. Sous couvert de « blagues », ils m'ont menacé. Peut-être était-ce un acte raciste, peut-être pas. Peu m'importe. Ma couleur de peau n'a jamais été un enjeu pour moi. C'est uniquement dans les yeux des autres que je suis Noir. Toute ma personnalité s'exprime de l'intérieur vers l'extérieur et non l'inverse. Je m'intéresse donc surtout à mes propres réactions, à mes atouts, et à mes lacunes.

“ SI VOUS HÉSITEZ À PARTIR, N'AYEZ PAS PEUR. FONCEZ ! ”

VOUS VOYAGEZ SEUL, VOUS VIVEZ SEUL. QUE VOUS APPORTE CETTE SOLITUDE ?

Elle m'a beaucoup appris. En passant deux mois seul avec moi-même dans un canoë lors du premier voyage, j'ai compris à quel point je m'aimais. C'est très important. J'aime aussi le temps que cela me donne pour réfléchir. D'ailleurs, la pire journée de ce premier périple fut celle où j'ai embarqué mon frère à bord (rires). Je devais discuter avec lui, m'en occuper. Nous nous entendons très bien, mais je n'avais plus le temps de m'immerger dans mes pensées. Plus largement, la routine

quotidienne du canoë – un coup à droite, un coup à gauche, éviter les rochers et les barrages, être à l'affût – devenait une méditation autant qu'un effort. Je me souviens d'une journée passée sans voir personne. Le fleuve était très calme. Je me suis senti devenir une part du Mississippi.

COMMENT RETRANSCRIVEZ-VOUS CELA DANS VOS LIVRES ?

Je tiens un carnet de bord. Ce n'est pas littéraire, c'est simplement un journal intime qui recense où je me suis arrêté, ce que j'ai mangé... C'est lorsque j'écris mes livres que je comprends ce que j'ai vécu. J'ai le recul nécessaire pour mettre les mots sur ces sensations et en faire un récit. Je retiens de ces années de vadrouille et d'écriture, qu'il faut faire ses propres expériences pour pouvoir se forger une opinion du monde et ne pas se baser sur celle des autres. Donc si vous hésitez à partir, n'ayez pas peur. Foncez! ■

En canoë vers le cœur de l'Amérique

Trente ans après une première traversée, Eddy L. Harris a retrouvé le Mississippi. Avec d'autres aspirations.

★★★★ **Le Mississippi dans la peau** *Récit* De Eddy L. Harris, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascale-Marie Deschamps, Liana Levi, 254 pp. **Prix** 20 €, version numérique 16 €

Il y a un an paraissait en français *Mississippi Solo*, récit d'une épopée effectuée fin des années 1980 quand, aspirant écrivain cumulant les échecs, Eddy L. Harris s'était lancé un défi: descendre le Mississippi, seul, à bord d'un canoë. De sa source à La Nouvelle-Orléans. Sans argent ni matériel de camping, sans posséder son propre canoë ni avoir d'expérience en navigation, sans entraînement ni préparation: ainsi s'était-il lancé à l'assaut des 4 000 kilomètres de ce fleuve mythique pour une aventure hors normes. De la ténacité, de l'humilité, de la chance parfois: l'expérience avait marqué la vie d'Eddy L. Harris (Indianapolis, 1956) et permis son entrée en littérature, cette épopée étant devenue la matière de son premier livre publié, salué alors par la critique américaine.

Trente ans après cette première descente, Eddy L. Harris a décidé de retrouver le Mississippi. L'enjeu est différent cette fois: il n'a rien à se prouver. De plus, il connaît les dangers et les démons qui l'attendent. Et

sait qu'il est inutile d'essayer de revivre les grands moments d'hier. *"Chaque fois est une première fois."* De même, son objectif est autre: aller à la recherche de la beauté qu'on ne voit pas toujours, se sentir vivant une fois encore, prendre le pouls de l'Amérique. *"Plus âgé, on s'attache plus au sens qu'à la prouesse."*

Renouveau

Dans ce texte qui peut se lire indépendamment de *Mississippi Solo*, l'attention à la nature, si prompte à susciter une sensation de renouveau, est encore présente mais moins appuyée. Le fleuve et ses cours supérieurs sont en meilleure santé. Le pélican d'Amérique est de retour, la pygargue à tête blanche a repris son essor. Par contre, la tourte voyageuse a disparu. Et les carpes d'Asie, espèce invasive, sont de plus en plus présentes et dangereuses: par leurs sauts puissants, elles peuvent vous assommer ou vous blesser.

Lorsqu'il pénètre dans les rizières qui s'étendent sur les terres sacrées des Indiens Anichinabés, rejaillissent les circonstances d'une confiscation de terres, de mode de vie, de traditions, mais aussi la vérité sur le fonctionnement démocratique des tribus, leurs vies en symbiose avec la nature. Au-delà des clichés tenaces qui dénaturent la complexité et la diversité des sociétés indiennes qui ont été spoliées et massacrées.

"L'Histoire n'est pas celle qui est racontée, mais celle qui a eu lieu. Quoi qu'on fasse pour la modifier, l'obscurcir et la mythifier, ses séquelles demeurent." Au fil de ces pages où le regard a inévitablement gagné en maturité, Eddy L.

Harris décortique l'Histoire, les mythes, rappelle certains fondamentaux, interroge ce qui fait nation. L'élection d'Obama, aussi symbolique soit-elle, semble n'avoir rien réglé de la question raciale aux États-Unis. Les meurtres perpétrés par la police sont toujours plus nombreux. La ségrégation se perpétue. Dans ce contexte, voyager vers le Sud en étant Noir et seul n'a rien d'anodin. Mais l'auteur de *Jupiter et moi* refuse de céder à la peur, préférant s'en remettre au hasard des rencontres avec confiance. Certaines, d'ailleurs, auront une saveur inoubliable.

Tout est possible

Aurolé du succès de *Mississippi Solo*, qui a poussé certains lecteurs à se lancer à leur tour dans pareille odyssée, l'écrivain a plus que jamais à cœur de convaincre: le Mississippi appartient à chacun. Et, corollaire d'importance: tout est possible, comme il en témoignera avec force face à un groupe d'adolescents médusés.

"Le fleuve a l'âme d'un vagabond, ce qui explique peut-être pourquoi il m'attire autant et que nous nous entendons si bien. Nous sommes des jumeaux cosmiques, faits de la même eau, en quête de quiétude et de paix, ne désirant guère plus que d'être laissés tranquilles."

Plus politique, plus philosophique aussi que *Mississippi Solo*, le récit de cette seconde traversée se lit avec curiosité. Plus que tout, Eddy L. Harris craignait de ne pas être à la hauteur de ses propres aspirations. L'homme au fil de l'eau, l'écrivain en ces pages, chacun a relevé le défi avec panache.

Geneviève Simon



Eddy L. Harris

Redon ville

Eddy L. Harris : « Pour accéder à soi-même, il faut se débarrasser des influences extérieures »

L'auteur américain à succès Eddy L. Harris a tenu une soirée de dédicace à la librairie Libellune le vendredi 5 novembre 2021. Il a échangé avec les lecteurs sur son dernier livre, "Le Mississippi dans la peau". Rencontre.

Eddy L. Harris a rencontré le succès avec "Mississippi solo", son premier ouvrage, récit de sa descente du fleuve Mississippi en canoë. Succès instantané aux États-Unis à sa sortie en 1988, le livre n'a été publié en France que l'année dernière.

Eddy Harris est né à Indianapolis en 1956. À 30 ans, il décide donc de se lancer dans une aventure atypique : descendre le Mississippi, seul sur un canoë, depuis sa source jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Il en tirera son premier livre, "Mississippi Solo", salué immédiatement par la critique américaine. Tout en voyageant régulièrement à travers l'Europe et les continents africain et américain, Eddy L. Harris a choisi la France comme point d'ancrage, où il a également publié "Harlem", "Jupiter et moi" et "Paris en noir et black".

En 2016, Eddy L. Harris décide

de réaliser le même périple sur le Mississippi, trente ans après sa première aventure. Il parcourt environ 4 000 kilomètres en quatre mois et en tire un nouveau livre, "Le Mississippi dans la peau" (éditions Liana Levi). Au gré des nombreuses rencontres au fil de son parcours, son livre aborde des questions politiques, sociologiques et sociales.

Eddy L. Harris, pourquoi avoir descendu le Mississippi une seconde fois en solitaire ?

La première fois, je voulais me tester, je l'ai considéré un peu comme un défi. Pour la seconde descente, je voulais d'abord savoir si j'en étais encore capable à 60 ans. Mais, au-delà de cet objectif, je voulais savoir si les gens qui m'avaient si chaleureusement accueilli la première fois le feraient à nouveau la seconde. Ma motivation la

plus importante était de voir si le pays avait changé, comment et à quel point. Et j'avoue que j'ai été agréablement surpris : j'ai été chaleureusement accueilli la deuxième fois.

De nouveau, vous avez tenu à faire seul cette descente. Que vous inspire la solitude ?

C'est dans la solitude, loin des bruits du monde, que je me découvre. Elle me permet de déterminer qui je suis. D'ailleurs, je vis seul et la plupart du temps mes volets sont fermés. Je vis à la manière d'un ermite.

Je pense que pour accéder à soi-même, il faut se débarrasser des influences extérieures. La solitude permet de réfléchir sur soi-même, ce qui est difficile de nos jours, particulièrement en ces temps de crise pandémique. Seul, j'ai l'occasion de prendre mon temps, de respirer et de décider ce qui est important pour moi, et ce qui ne l'est pas. J'atteins ainsi un état contemplatif.

Et puis, je pense que la solitude offre la possibilité de faire des rencontres, d'aller vers des inconnus. Particulièrement pendant ces voyages, j'ai trouvé





L'auteur américain Eddy L. Harris, avec Christophe Buchy, à la tête de la librairie Libellune.

qu'il était plus facile de me laisser approcher par l'autre quand j'étais seul.

Quel bilan tirez-vous de ce second voyage ?

Cette aventure avait deux aspects. Le premier était physique. Je voulais montrer au monde et à moi-même qu'un

homme de 60 ans était capable d'accomplir un tel exploit.

Le second aspect était mental. Le plus important, à titre personnel, est l'optimisme. Ces deux voyages sur le fleuve m'ont appris à laisser de côté mes a priori et à voir l'autre comme un individu, dans l'espoir qu'il me voit de la même façon, comme

un individu.

À quand un troisième voyage ?

Si je continue sur ce rythme — un voyage tous les trente ans —, ma prochaine descente du Mississippi aura lieu lorsque j'aurai 90 ans ! Qui sait ?

Propos recueillis par A.G.





VAL DE TARDOIRE

Eddy L. Harris a le Mississippi et Pranzac dans la peau

Enfant du Missouri et fils adoptif de Pranzac, l'écrivain américain livre «Le Mississippi dans la peau», récit miroir de son «Mississippi solo», trente ans plus tard. Le voyage intérieur d'un «amoureux de l'autre».

Henry GIRARD
h.girard@charentelibre.fr

Pranzac, Café de la Paix. Table cerclée de ronds de café tiède. Terrasse qui donne sur la route d'Angoulême et valse d'engins agricoles. C'est son bureau, en somme. «Je n'y peux rien, je ne peux pas écrire ailleurs qu'ici et sur mon banc, près du Bandiat.» Ici, Eddy L. Harris et son mère 93 ont toujours une main à claquer, une joue à biser ou un clin d'œil à partager: il connaît tout le monde, tout le monde le connaît. «On lui donne même du Monsieur le Maire», dit-on rieur à la table voisine. «Tu vois, cette fraternité, cette



Sur son banc, près du Bandiat, Eddy L. Harris noircit des carnets de notes à longueur de journées.

Photo H. G.

solidarité, c'est ce que je ne trouve pas aux États-Unis», confie l'écrivain de son rire profond. C'est à cette table, d'ailleurs, qu'il a écrit *Le Mississippi dans la peau*. Un récit de voyage, 4.000 kilomètres en canoë, exactement comme son livre culte *Mississippi solo*, trente ans plus tôt, pour connaître en profondeur le poulx de son pays natal. Et, certainement, «les replis de [son] âme».

Sage farceur

Putain, trente ans! «Ça change un homme, avoue l'aventurier. L'important dans le voyage, c'est de regarder le départ et là, on se prend une bonne dose de vertige.» Des départs, il y en a eu une palanquée. La période africaine qui le conduit en Tunisie puis, au hasard des visas obtenus, au Mali, au Zaïre, au Zimbabwe et en Afrique du Sud; les États-Unis du sud, à moto, dans «les racines du Noir américain»; Harlem et ses descriptions de la violence dont il tire une œuvre magistrale. «Partout, c'est le regard de l'autre qui te forge, qui te renseigne sur qui tu es, qui t'apprend, en même temps que tu arpentes le monde, à emprunter tes chemins intérieurs», analyse-t-il un peu

»
Mon monde, c'est Pranzac aujourd'hui, je crois ne jamais pouvoir trouver un village où je me sens aussi bien.

grave, avant de reprendre dans un immense éclat hilare: «Puis, ça t'apprend à éviter les cons!» Eddy L. Harris, trente ans après, toujours en deux visages: vieux sage un peu philo et gosse farceur prêt à croquer la vie à pleines dents. Trente ans, donc, et soudain le Mississippi n'est plus le même dans son œil qui a tant observé ailleurs. «Quand je refais la descente en 2014, Donald Trump, le futur Président, n'est pas encore élu mais déjà l'ombre plane. Ce qui est surprenant, c'est l'omniprésence de la question raciale même après les années Obama. Là-bas, je suis noir alors que la notion même de couleur de peau ne signifie rien pour moi. Dans la

culture américaine, par contre, c'est un marqueur de groupe que l'on théorise. On se rend compte que les Américains ont peur du monde, donc de l'autre, et ça transparait dans la politique.» Alors en trente ans, Eddy L. Harris a pris ses distances, ne sachant plus très bien de quel côté de l'Atlantique danser, lui qui aime citer Francis Cabrel, en bon Franchouillard. «Je ne suis plus américain, je ne connais plus rien de la culture populaire moderne. Mais je ne serai jamais français, la preuve, j'en suis encore à me battre intérieurement pour comprendre la concordance des temps!» La langue, cette dernière frontière, c'est le plaisir de l'autre qui aime s'aventurer dans l'italien ou même le hongrois et y voir «les seules raisons de construire une identité». Apatride alors, depuis trente ans? «Mon monde, c'est Pranzac aujourd'hui, je crois ne jamais pouvoir trouver un village où je me sens aussi bien.» Bonne nouvelle, il paraît que le Bandiat, en canoë, c'est beaucoup moins long et bien plus facile que le Mississippi!

«Le Mississippi dans la peau» (Liana Levi), en librairies le 2 septembre prochain.

Repères

1956. Eddy L. Harris naît à Indianapolis (Indiana).

1988. Parution aux États-Unis de son livre culte *Mississippi solo*.

2000. Son livre *Harlem* sort en France (Liana Levi).

2005. Il s'installe en Charente.

2014. Eddy L. Harris descend pour la seconde fois le Mississippi, trente ans après son premier livre.

2020. *Mississippi solo* est traduit et sort enfin en France.

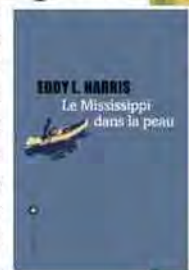
2021. Après un documentaire de son périple sur le fleuve, *Le Mississippi dans la peau* sortira le 2 septembre en librairies.



Le Mississippi dans la peau

Qu'est-ce qui a changé, du côté du Mississippi comme de l'Amérique ? En quoi l'homme noir reste-t-il confronté au même racisme systémique sans pour autant perdre son patrimoine, sa pugnacité, et dans le cas de Eddy L. Harris, son inspiration ?

On entrevoit quelques réponses le temps d'un récit signé par l'écrivain qui a récemment vu ses œuvres soulever l'enthousiasme en Europe. À juste titre : nageant en eaux troubles, son écriture n'en est pas moins limpide, traitant de l'Homme tout en racontant ses pérégrinations existentielles... et géographiques, car ce sont des paysages que donne à voir Harris, des rencontres avec d'autres qui l'instruisent sur la nature comme sur l'Histoire. «Je me suis simplement offert le luxe d'être. Être noir n'est qu'une de mes facettes», écrit-il. Eddy L. Harris, *Le Mississippi dans la peau*, éditions Liana Lévi.



Eddy L. Harris

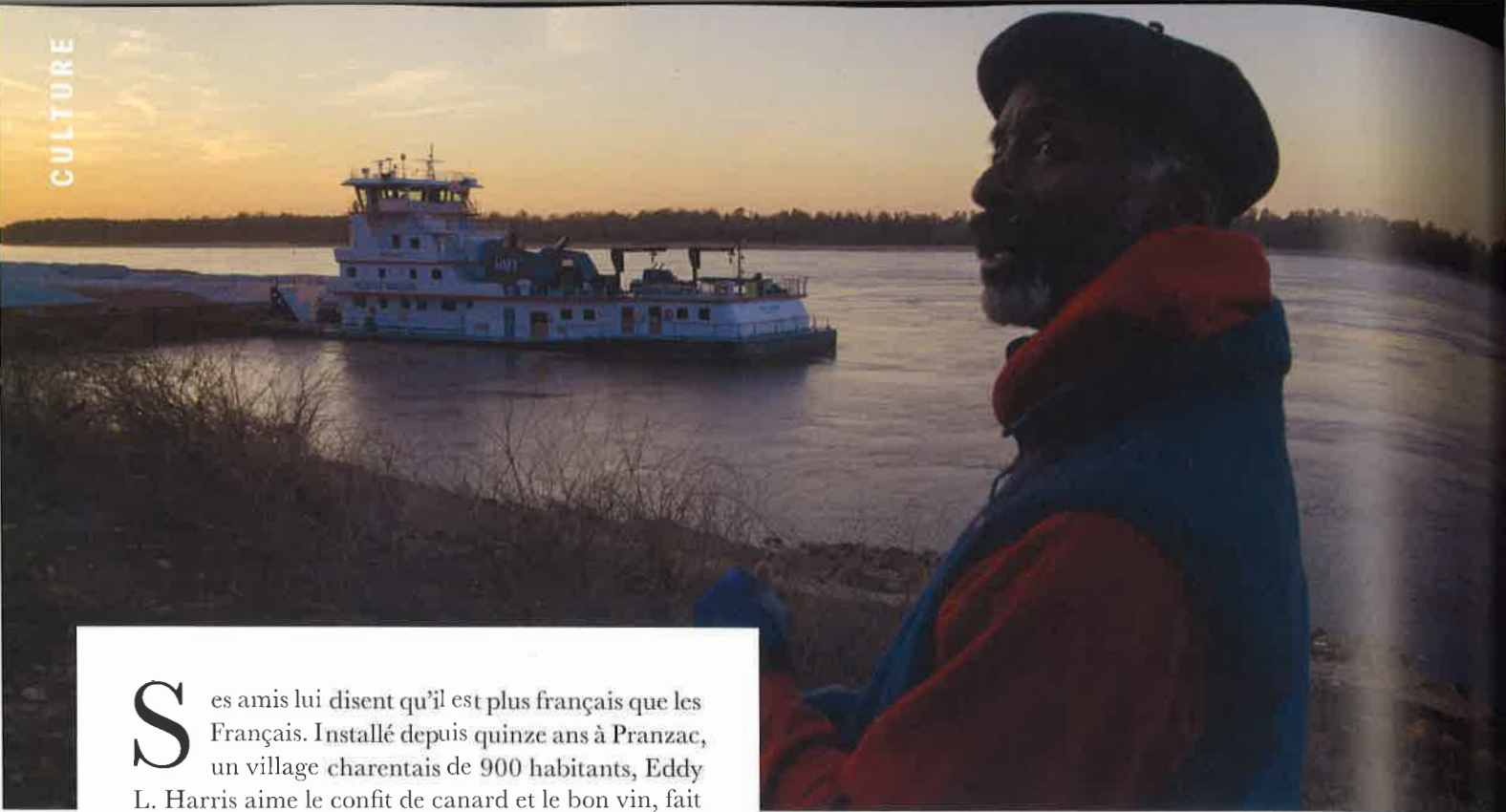
« Je connais Paris mieux que n'importe quelle autre ville au monde »
“I Know Paris Better Than Any Other City in the World”

Né à Indianapolis en 1956 et diplômé de l'université de Stanford, Eddy L. Harris est l'auteur de sept livres dont *Mississippi Solo*, le récit de sa descente du fleuve mythique en canoë dans les années 1980, *Native Stranger*, *South of Haunted Dreams* et *Still Life in Harlem*. Mais depuis 1996, ses livres ne sont plus publiés qu'en France, son pays d'adoption : *Le Mississippi dans la peau*, un retour trente ans après sur les lieux de son premier exploit, vient de paraître.

Eddy L. Harris was born in Indianapolis in 1956 and graduated from Stanford University. He has written seven books including *Mississippi Solo*, the story of how he canoed down the legendary river during the 1980s, *Native Stranger*, *South of Haunted Dreams*, and *Still Life in Harlem*. But since 1996, his books have only been released in his adoptive country, France, where *Le Mississippi dans la peau*, his return to the scene of his first adventure thirty years later, has just been published.

Eddy L. Harris pendant un de ses périple en canoë le long du Mississippi
Eddy L. Harris during one of his canoe trips down the Mississippi.

© All photos courtesy of Eddy L. Harris



Ses amis lui disent qu'il est plus français que les Français. Installé depuis quinze ans à Pranzac, un village charentais de 900 habitants, Eddy L. Harris aime le confit de canard et le bon vin, fait ses courses au marché et porte ce béret que l'imagerie populaire associe immanquablement à la France. Après des années nomades avec Paris comme point d'ancrage, il a choisi ce lieu par hasard : « J'ai pris une carte de France, j'ai fermé les yeux et paf ! J'ai quitté Paris pour économiser, mais je reste à deux heures de train de la capitale, à proximité du Massif central et de la mer. J'ai loué cette maison sans même la visiter. J'adore le village et ses habitants même si je bouge beaucoup. »

Plus à l'aise « avec le mouvement et le changement qu'avec l'état sédentaire », il découvre pour la première fois la France sac au dos, à l'occasion d'un voyage d'été entre le lycée et l'université, avec en poche une carte de train qui lui permet de se déplacer dans toute l'Europe. Au début des années 1980, il décide de s'installer en France tout en continuant de faire des allers et retours aux États-Unis, « pour gagner de l'argent ». « J'avais lu Baldwin et *Paris est une fête* d'Hemingway. C'était ce Paris-là que je cherchais. Bien sûr, la ville n'était plus la même mais j'ai trouvé mon propre Paris. J'ai beaucoup marché, vécu dans plusieurs quartiers. Aujourd'hui, je connais Paris mieux que n'importe quelle ville au monde. »

Contrairement à James Baldwin et Richard Wright, Eddy L. Harris n'a pas fui les États-Unis pour des raisons raciales ou politiques. « Je ne suis pas un réfugié racial. Je n'étais pas opprimé aux États-Unis :

“
Je ne suis pas
un réfugié racial.
Je n'étais pas
opprimé aux
États-Unis : je
n'avais aucune raison
de partir, à part le
désir de découvrir
d'autres horizons.
”

Eddy L. Harris en Louisiane lors de sa seconde aventure sur le Mississippi, en 2014. Eddy L. Harris in Louisiana during his second adventure on the Mississippi, 2014.

His friends tell him that he is more French than the French themselves. Having spent the last fifteen years living in Pranzac, a village of 900 souls in the Charente *département*, Eddy L. Harris enjoys duck confit and good wine, buys his food at the local market, and wears a beret, the ultimate symbol of France in the collective imagination. After spending years traveling with Paris as his base, he chose to settle here almost by chance. “I picked up a map of France, closed my eyes, and voilà! I left Paris to save money, but I’m still only two hours by train from the capital, and close to the Massif Central mountains and the sea. I rented my house before I’d even visited it. I love the village and the people who live here, even though I’m away a lot.”

More at home with movement and change than in a sedentary state, he first discovered France while on a summer vacation between high school and college. All he had was a bag over his shoulder and a rail pass that he used to travel across Europe. In the early 1980s, he decided to move to France permanently while continuing to regularly visit the United States

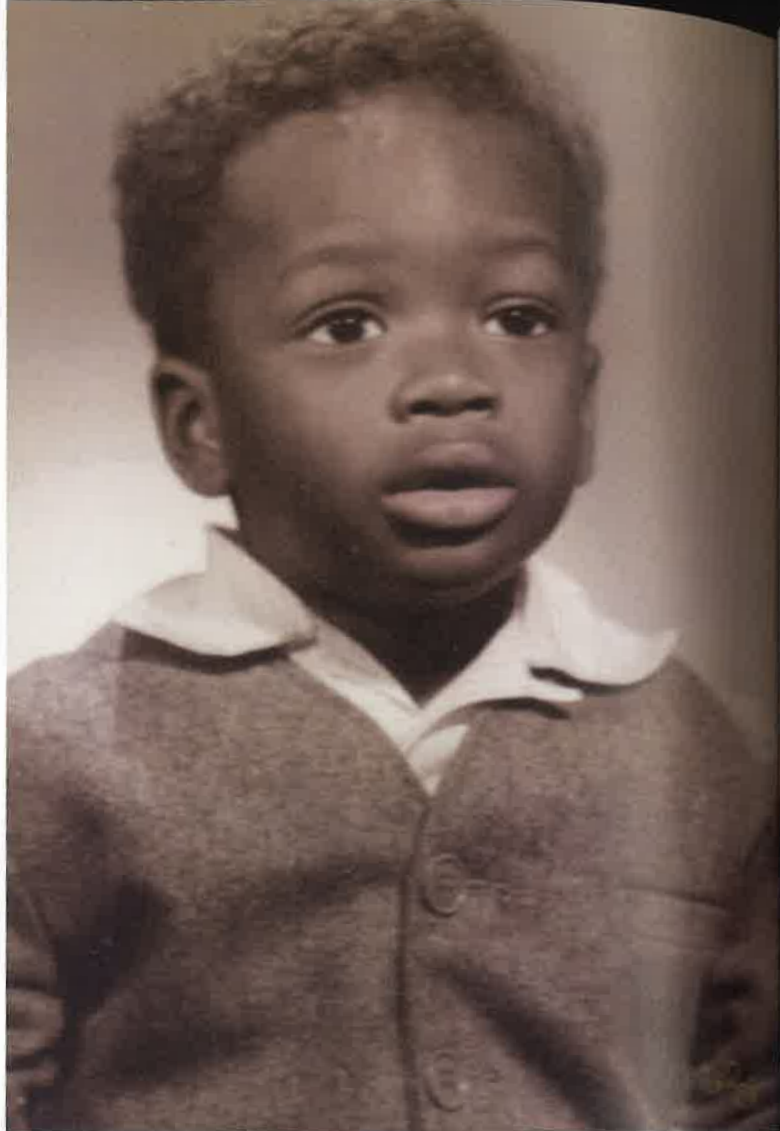
“to earn money.” “I’d read Baldwin and Hemingway’s *A Moveable Feast*. That was the Paris I was looking for. The city had obviously changed, but I found my own Paris. I walked a lot and I lived in several different neighborhoods. Today I know Paris better than any other city in the world.”

Unlike James Baldwin and Richard Wright, Harris did not flee America for racial or political reasons. “I’m not a race refugee and I wasn’t oppressed in the United States. I had no reason to leave other than

Trente ans après *Mississippi Solo*, Eddy L. Harris réitère son expérience en canoë et raconte l’évolution du fleuve – et de l’Amérique – dans *Le Mississippi dans la peau*.
Thirty years after *Mississippi Solo*, Eddy L. Harris renewed his canoeing experience and wrote about the evolution of the river – and of America – in *Le Mississippi dans la peau*.



Eddy L. Harris à l'âge de 2 ans.
Eddy L. Harris, aged 2.



je n'avais aucune raison de partir, à part le désir de découvrir d'autres horizons. » Élevé à Saint-Louis dans un quartier de la classe moyenne « 100 % noir », il déménage en banlieue et fréquente une école mixte, « ma première exposition aux Blancs », puis intègre un établissement catholique très élitiste : « Nous étions censés être les meilleurs ; nous n'avions pas le temps d'être obsédés par les questions raciales. »

C'est là qu'il rencontre « monsieur Cook », un professeur de français à l'ancienne, avec canne et chapeau, qui lui transmet, en postillonnant abondamment, sa « passion pour Paris et la langue française ». « Il a incarné ma première rencontre avec une langue étrangère et avec une culture européenne sans fard, à l'état pur, épargnée par le relativisme du rouleau compresseur américain », écrit-il dans *Paris en noir et black*, récit de sa vie en France. À douze ans, il lit *Les Misérables* en français, puis *Le Nœud de vipères* de François Mauriac.

Les parents de l'auteur : Georgia et Samuel Harris.
The writer's parents: Georgia and Samuel Harris.



Sur la route de son africanité

Parfaitement francophone, même s'il s'en défend, Eddy L. Harris vit aujourd'hui entre le français, sa langue du quotidien, et l'anglais, sa langue d'écriture. Commencée en 1988 avec *Mississippi Solo*, traduit en français l'an dernier, sa carrière littéraire est aujourd'hui plus installée en France qu'aux États-Unis. Après le succès de son premier livre, qui lui vaut toujours des invitations dans les universités américaines, il publie *Native Stranger*, dans lequel il raconte son voyage en Afrique à la recherche de ses « racines raciales », qu'il ne trouve pas : « Mon africanité réside dans la couleur de ma peau, la texture de mes cheveux, pas plus que ça. On peut me qualifier de grand, chauve, noir, mais je ne suis pas africain. » Faisant le constat que « les Américains noirs n'ont pas d'autre pays que les États-Unis », il se lance dans un périple à moto à travers le sud du pays, relaté dans *South of Haunted Dreams*.



a desire to discover other places.” Raised in St. Louis in a “100% Black,” middle-class area, he later moved to the suburbs and went to a mixed school (“it was the first time I had met white people”), before joining an elitist Catholic establishment. “We were supposed to be the best; we didn’t have time to be obsessed with questions about race.”

This is where he met “Monsieur Cook,” an old-school French teacher complete with a cane and a hat, who, through spit-flecked speeches, passed on his “passion for Paris and the French language.” “He embodied my first encounter with a foreign language and a European culture in a truly frank and pure way, spared from the relativism of the American steam-roller,” he writes in *Paris en noir et black*, an account of his life in France. At the age of twelve, he read *Les Misérables* in French followed by François Mauriac’s *Le Nœud de vipères*.

Searching for Africanity

As a perfect Francophone – despite denying it – Harris now splits his linguistic time between French, his day-to-day language, and English, the language in which he writes. After starting in 1988 with *Mississippi Solo*, translated into French last year, his literary career is now based more in France than the United States. Following on from the success of his first book, which still sees him invited to speak at U.S. universities, he published *Native Stranger*, an account of his trip to Africa looking in vain for his “racial roots.” “My Africanity resides in the color of my skin and the texture of my hair, nothing more. People can call me tall, bald, or Black, but I’m not African.” Observing that “Black Americans have no other country except the United States,” he then set off on a motorbike trip throughout the Southern states, which he portrayed in *South of Haunted Dreams*. ●●●

Eddy L. Harris à l'âge de 13 ans, avec ses camarades de la Saint Louis Priory School.
Eddy L. Harris, aged 13, with his classmates from Saint Louis Priory School.



“ After that book, I stopped being published and read in the United States. As I’m not an angry Black man, it’s easy to push me aside. ”

Trouvant en Virginie la trace d’un arrière-arrière-arrière-grand-père esclave émancipé en 1832, Joseph Harris alias Free Joe Harris, il décide de bannir le terme « Afro-Américain », qu’il remplace par le néologisme « Noiraméricain ». « J’ai eu la preuve que nous étions là avant la création du pays », dit-il. Dans *Harlem*, écrit après deux ans passés dans le quartier noir de New York où il se sent étranger, il constate une nouvelle fois que sa couleur de peau ne peut le définir entièrement. « Après ce livre, je n’ai plus été publié ni lu aux États-Unis. Comme je ne suis pas l’homme noir en colère, je suis facilement mis de côté », avance-t-il. Ses livres suivants, *Jupiter et moi*, sur son père, *Paris en noir et black*, et le dernier, *Le Mississippi dans la peau*, la suite de *Mississippi Solo*, ne sont parus qu’en France.

Quand on lui demande où il se sent chez lui, Eddy L. Harris répond que c’est en France, même s’il ne souhaite pas obtenir la nationalité française : « Je suis ici, je vais mourir ici même si je continue à me déplacer partout. » Comme il le raconte dans *Paris en noir et black*, il est devenu à Paris « merveilleusement invisible » : « Aux États-Unis, un Noir reste un Noir, avant d’être n’importe quoi d’autre, riche, avocat ou médecin. En France, les gens me voient comme un Américain. Quand je suis arrêté par la police parce que j’ai conduit un peu vite, je vois le changement dans leurs yeux dès que je sors mon passeport américain. Je sais que le racisme existe en France, qu’il faut rectifier le problème racial pour inclure les gens de couleur dans la société, mais il ne pèse pas sur mes épaules. Ici, je me sens vraiment moi-même. »

■ SOPHIE JOUBERT

When he found records in Virginia of his great-great-great-grandfather, Joseph Harris a.k.a. Free Joe Harris, a slave freed in 1832, the writer decided to stop using the term “African American” and replace it with the neologism “Blackamerican.” “I had found proof that we were there before the country was even created,” he says. In *Still Life in Harlem*, written after two years spent living in the eponymous Black neighborhood of New York where he felt like an outsider, he once again realized that the color of his skin did not completely define him. “After that book, I stopped being published and read in the United States. As I’m not an angry Black man, it’s easy to push me aside.” His following books, *Jupiter et moi*, about his father, *Paris en noir et black*, and his latest work, *Le Mississippi dans la peau*, the sequel to *Mississippi Solo*, have only been published in France.

When asked where he feels at home, Harris replies “France,” even though he does not want to apply for French citizenship. “I’m here, I’ll die here, even if I’m constantly traveling.” As he discusses in *Paris en noir et black*, the French capital was where he became “wonderfully invisible.” “In the United States, a Black man is always Black before he is anything else, whether rich, a lawyer, or a doctor. In France, people see me as an American. If I’m pulled over by the police for speeding, something changes in their eyes as soon as I hand over my American passport. I know that racism exists in France, and the racial problem needs to be solved to include people of color in society, but it doesn’t weigh on me personally. Here is where I really feel like myself.”

■ TRANSLATED FROM FRENCH BY ALEXANDER UFF

Le Mississippi dans la peau de Eddy L. Harris, traduit de l’anglais par Pascale-Marie Deschamps, Éditions Liana Levi, 2021.



EDDY L. HARRIS ★ LE MISSISSIPPI DANS LA PEAU

Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Pascale-Marie
Deschamps
Liana Levi
253 p., 20 €

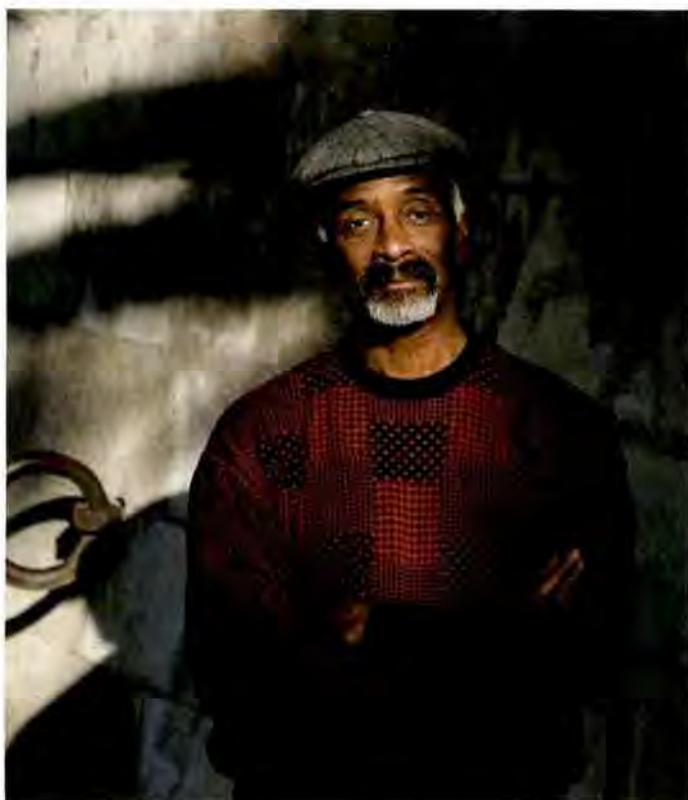
"OLD MAN RIVER"

En 2016, Eddy L. Harris décide de refaire le voyage qui a marqué sa vie : la descente du Mississippi en canoë. Plus âgé, plus sage aussi, l'occasion de faire un bilan. Le fleuve a changé, le pays a changé, l'homme aussi.

En octobre 1986, Eddy L. Harris s'élance en canoë pour faire la descente du Mississippi. Ce voyage donnera lieu deux ans plus tard à *Mississippi Solo*, publié aux éditions Liana Levi en 2020. Fin août 2016, il tente à nouveau l'exploit. Quand il décide de partir la première fois sans expérience dans un canoë de location, c'est parce qu'il n'a pas « trouvé meilleur endroit pour prendre le pouls de l'Amérique qu'en son centre, le long du Mississippi. » Un voyage de plusieurs milliers de kilomètres, haut en couleur, dans les paysages sublimes de cette Amérique sauvage. Le grand fleuve nourrit ce récit, les dix États traversés déploient nature sauvage, terres

UN RÉCIT HUMANISTE
OÙ L'HUMEUR
DE L'AUTEUR
VAGABONDE,
APPRÉCIE CES INSTANTS
DE SOLITUDE.

agricoles, mégapoles bruyantes, petites villes à l'abandon à cause de la désindustrialisation et des emplois délocalisés. En trente ans, le fleuve a changé, l'homme aussi. Ce périple, outre la performance physique est la rencontre d'un homme avec son pays, déçu par les deux mandats de Barack Obama, amer devant ce constat que le racisme est ancré en profondeur aux États-Unis. Eddy L. Harris est un conteur qui a su restituer l'essence de cette aventure humaine. Les mésaventures seront nombreuses mais balayées par l'optimisme et une certaine dose d'autodérision. Les rencontres récompensent à elles seules son expédition, de cette femme qui partage un bol de soupe et lui donne des vêtements chauds, à l'apparition du pélican d'Amérique de retour sur le territoire. Un récit humaniste où l'humeur de l'auteur vagabonde, apprécie ces instants de solitude. Un récit écologique qui sublime cette nature imprévisible, parfois dangereuse. Il nous raconte ce bonheur d'être seul sur l'eau. Un récit pour témoigner, pour exprimer la parole des pauvres, des Indiens, des esclaves... Un texte engagé en même temps qu'une leçon de courage et de tolérance. » PAR LINDA POMMEREUL LIBRAIRIE DOUCET (LE MANS)



👁️ LU & CONSEILLÉ PAR

J. Vincent
Lib. Goulard
(Aix-en-Provence)
C. Jamain
Lib. La librairie des thés
(Surgères)
J. Planchon
Lib. Le Mille Feuilles
(Clamecy)
J.-P. Agasse
Lib. Actes Sud
(Arles)



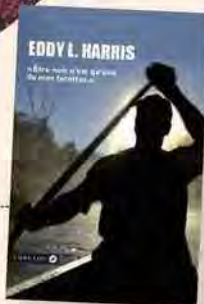
la Sem'aine

LES AVANT-
PREMIÈRES DE L'ÉTÉ

On aime

EDDY L. HARRIS

ÉDITIONS LIANA LEVI



Le Mississippi dans la peau

Repères

► Eddy L. Harris est né à Indianapolis en 1956, tout près du Mississippi qui a tenu une grande place dans son enfance. Il a étudié à la Stanford University, beaucoup voyagé en Europe et sur le continent américain. Depuis 2007, il vit en France, dans le village de Pranzac en Charente. Les éditions Liana Levi ont publié *Mississippi solo* en 2020 après *Harlem* en 2000, *Jupiter et moi* en 2006 et *Paris en noir et black* en 2009.

Dans les années quatre-vingt, personne n'aurait imaginé un Noir dans un canoë sur le Mississippi, encore moins qu'il descende ses 3780 km à la pagaie. Découragé de n'avoir pas réussi à devenir écrivain, Eddy L. Harris a pourtant réalisé cet exploit à trente ans, histoire de se vider la tête et de faire un point sur lui-même. *Mississippi solo*, sorti en 1988 aux États-Unis, a été un premier succès littéraire, qui a incité de nombreux jeunes à prendre leur destin en main et à suivre leur propre voie. Trois décennies plus tard, sous le deuxième mandat de Barak Obama, il décide de recommencer, dans le but de « se sentir encore vivant » et de prendre le pouls de l'Amérique. De la source étonnamment riquiqui du fleuve le plus puissant du monde jusqu'au golfe du Mexique, entre zones sauvages et zones urbaines, il note ses impressions, ses rencontres, les transformations de la nature, l'action du temps sur les lieux et

les hommes. La solitude est propice à une réflexion, sur l'Amérique, son histoire, la possible ou impossible adhésion de différents peuples à une identité nationale commune, l'esclavagisme, le racisme endémique ou la tragédie des Indiens. Le fait d'avoir élu par deux fois un afro-américain à la Maison Blanche est-il le signe d'une rédemption ou au contraire un signe avant-coureur de l'ère Trump ? Eddy L. Harris médite sur la beauté, créée par l'homme ou offerte par la nature, sur les nombreuses fonctions du fleuve, ses crues historiques, ses multiples dangers. Voici un extrait de ce récit dont l'objectif est de convaincre que tout est toujours possible, même pour un Noir.

Béatrice Arvet

En librairie
le 2 septembre 2021

La simplicité du premier voyage s'est depuis longtemps dissipée dans un passé irrattrapable. Je ne peux pas plus recréer l'aventure d'un homme inexpérimenté aspirant à descendre un grand fleuve que je ne peux revivre mon enfance en revenant sur ses traces, ce que mon père aimait faire quand j'étais jeune. Il m'emmenait visiter son ancien quartier, me racontait ce qu'il y avait vécu et me montrait à quel point son monde avait changé. Peut-être y avait-il aussi le désir de se remémorer et de toucher ce qui n'était plus. Dans ma prime enfance, on allait voir Omar Holly dans son atelier de réparation de vélos encombré et empoussiéré. Quand j'étais plus âgé, on se glissait au Duck's Bar où il m'avait souvent emmené alors que je marchais à peine. Omar avait disparu depuis longtemps, et plus personne ne se souvenait de mon père, ni de moi. La dernière fois qu'on est passé devant en voiture, la porte était condamnée, tout le reste n'était que souvenir. Le lien qu'entretenait mon père avec ce qui avait été, quel qu'il fût, avait disparu pour toujours.

Si vifs étaient les détails et si forts les souvenirs et sensations du premier voyage que pendant près d'un an j'ai affirmé que si je devais recommencer, je pourrais repérer les lieux où j'avais campé et me rappeler exactement tout ce que j'avais fait et à quel endroit précisément. Je m'imaginais désigner les arbres que j'avais vus et reconnaître les gens dont j'avais croisé la route. J'ai découvert par la suite à quel point il est impossible de recréer un moment, de revivre le passé.

Lors de ma première descente, par une fin d'après-midi pluvieuse, alors que j'approchais de Saint-Louis, je m'étais retrouvé coincé dans l'enrochement d'une digue juste au-dessus d'Alton, dans l'Illinois. La nuit était presque tombée et l'obscurité avait fini par me sortir du fleuve. Les gros

12

quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussie ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre. Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus

15



l'Agenda

rochers m'interdisaient d'installer un bivouac confortable, la pluie me glaçait, j'étais pitoyable. J'avais abandonné mon canoë au bord de l'eau et marché vers les seules lumières visibles. C'étaient celles de Piasa Harbor qui abritait une marina, un embarcadere et un petit magasin où l'on servait du café chaud. Un type imposant prénommé Wally tenait l'établissement qui portait son nom.

À mon arrivée, titubant, l'endroit était animé par des clients qui avaient l'air d'amis. L'ambiance était à la fête. On m'avait accueilli, réchauffé, abreuvé de café et autorisé à rester aussi longtemps que je le désirais. J'avais été associé aux conversations et aux blagues; on avait parlé et ri comme ça pendant une heure ou deux. J'avais entendu des histoires sur le fleuve et les fous qui vivaient sur ses rives, y travaillaient et parfois le descendaient en canoë ou sur d'autres engins délirants. Ils m'avaient paru aussi épris du Mississippi que je l'étais.

Ils n'avaient pas tiré le rideau avant mon départ et je n'étais pas parti avant d'être bien sec et que la pluie eût cessé pour me permettre de chercher sous les arbres un coin vaguement plat, pas trop rocailleux et humide, où planter ma tente et grappiller quelques heures de sommeil. La soirée avait été une longue et heureuse surprise. J'étais reparti avec le sentiment d'avoir noué cette nuit-là des amitiés qui lui survivraient longtemps.

Quelque temps plus tard, je suis retourné voir Wally et consorts. J'ai cru que la première fois n'avait été qu'un coup de dés. Il faisait jour, la boutique était pleine, on m'a poussé dans un coin. Personne n'avait le temps de se rappeler la franche rigolade de cette nuit-là, quand un grand type noir était sorti du fleuve en plein orage.

Un grand moment peut être un très bon moment, et même un moment très important, mais ce n'est qu'un moment. Comme un mariage qui part en ville, quand c'est fini, c'est

13

quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussite ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre. Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus

fini. Il est impossible de le prolonger. De le falsifier. De le ressusciter. Un faux est un faux, un point c'est tout. Quant à tenter de revivre un grand moment, c'est comme attraper deux fois la même truite. Le poisson qui nous a donné du fil à retordre la première fois, n'est plus qu'un animal hébété la seconde. Le plaisir n'est plus le même.

Cette soirée d'ététrempée avait été un moment magnifique. Un parfait alignement de planètes. Mais un moment ne fait pas une amitié. Les amitiés sont comme les histoires. Il faut les dire, les redire et les redire jusqu'à ce qu'elles aient pris assez d'épaisseur pour durer.

Trente ans après, je n'irai pas à la recherche de Wally, ni des deux pêcheurs qui, juste après Madison, dans l'Iowa, m'ont appris à faire du feu avec du bois gorgé d'eau et laissé leur radio pour que j'aie la météo. Ni des chasseurs de canards qui m'ont offert leurs prises. Et certainement pas à la recherche des deux braves bouseux sudistes qui, déboulant dans mon bivouac un soir, m'ont tenu au bout de leurs fusils. Non, je n'essaierai pas de les retrouver, ni aucun de ceux dont j'ai croisé le chemin ou qui ont croisé le mien en m'offrant une bière, un repas, un café, une conversation, une histoire gaie ou une histoire triste et quelques bribes de leur vie, en ces moments où la lune, le soleil et les planètes s'étaient alignés pour nous réunir.

Ils remontent dans ma mémoire maintenant que j'y repense. Ils font partie de mon histoire, comme je fais partie de la leur; partie du chemin qui nous a menés là où nous en sommes, partie de ce que nous sommes. Les bonnes, les mauvaises gens, les gens oubliés appartiennent tous à ma vision du monde; ils expliquent certaines de mes décisions qui deviennent des expériences modifiant ma façon de voir les choses, dans un cycle sans fin. Aussi éphémères que des fantômes, je n'irai pas à leur recherche, mais je les aurai

14

ou être en meilleure forme, au lieu de ce «hop-on-yva» de dernière minute, un peu comme la première fois: sans compétence, sans entraînement, un-deux-trois-c'est parti.

J'aurais peut-être dû retenir l'aventure plus jeune. Même si, dit-on, de nos jours, on est à quarante ans comme à trente et à cinquante comme à quarante, soixante ans ça reste soixante ans. Ils ont roulé leur bosse ces vieux os, ces vieilles articulations, ces vieux muscles. Trente ans entre deux exploits, c'est long.

Au pourquoi de mon premier voyage, il m'arrive de répondre que c'était une sorte de tentative passive de suicide. J'ai vu trop d'amis au bout du rouleau et connu trop de disparitions par suicide pour dire cela à la légère, mais après huit longues années d'échec comme écrivain, c'est ainsi que cela m'était apparu, à moi à qui tout avait réussi sans difficulté jusque-là. Je me sentais vraiment au bout du rouleau, ou pas loin.

Rien ne vaut mieux pour surmonter des difficultés que des difficultés plus grandes. Seul un effort intense et prolongé peut vous arracher à vous-même. Vous n'avez ni le temps, ni le luxe de vous apitoyer sur votre sort. La routine quotidienne du canoë – un coup à droite, un coup à gauche, éviter les rochers et les barrages, guetter les barges, être sur le qui-vive – vide la tête et devient une méditation autant qu'un effort. Tandis que l'on paye, que l'on cherche du bois, que l'on allume le feu et que l'on se prépare à manger, on est environné d'une beauté et d'une sérénité intenses. Le cerveau a été effacé et gravé à nouveau par les événements du jour. L'esprit est affûté, les souvenirs sont frais, le corps épuisé, on dort du sommeil du nourrisson. Sens et beauté sont dans la routine.

C'est la beauté que je cherche cette fois, pas celle de la routine mais celle cachée qu'on ne voit pas toujours, que

17



ce soit dans le calme, la nature ou un sourire, le mien aussi parfois.

La nature est un antidote à la mort de l'âme, aux bruits incessants qui engourdissent. Dans la nature, on est mis à nu, on se dépasse et on est porté au-delà de l'organisé et du prédéterminé, vers ces instants où rien n'est prédestiné, où tout dépend de chaque décision prise, tout est aventure, même le silence. Sous les pas, chaque craquement de brindille surprend. Chaque bruit venant des bois ou du fleuve dans la nuit est plus étrange que le précédent. L'obscurité n'est jamais aussi obscure.

Le fleuve peut rendre nonchalant, bercer de l'illusion qu'on est à la manœuvre, que la tâche est facile, que l'on contrôle quelque chose, soi-même peut-être. Et soudain, c'est la bagarre. Le vent se lève. On veut tenir un cap, mais la bise et le courant ne l'entendent pas ainsi. Qu'on lutte trop, qu'on s'entête ou se surestime, qu'on refuse de changer d'avis ou de lâcher prise, on s'épuise et on n'avance pas. Au mieux, on se retrouve dans une situation ridicule, au pire très précaire et périlleuse.

Mais on est en vie. Tandis que l'on se bat contre le vent, la pluie et les grosses vagues, que l'on admire les pélicans et les oies, les loutres, les castors et les tortues serpentine, que l'on se recroqueville au cri du loup, on sent son cœur battre d'excitation. On l'entend cogner.

Ce qui surprend ici à la source du Mississippi, c'est le silence, qui n'est pas tout à fait le silence. C'est un bruit différent, plus doux, plus calme. Qui soulage plus qu'il ne dérange, qui met l'esprit au repos et provoque la pensée plutôt qu'il ne l'entrave.

Le fleuve murmure doucement au-dessus des herbes des hauts-fonds. Il roucoule sur les rocs semés sur son passage. Chaque obstacle, chaque objet en s'animant émet un son.

18

Les peupliers sur la falaise font bruisser leurs feuilles. Un frelon vrombit aux oreilles.

Un vol d'oies sauvages descendant hiberner au sud passe dans le ciel. Une solitaire s'écarte du groupe, même vol, trajectoire différente. Les yeux clos, on rêve avec elle de la voie qu'on a choisie. Les yeux fermés on lui souhaite bonne chance. On compte les pulsations de son propre cœur.

J'entends le mien qui me parle. Face aux choix à faire et aux décisions à prendre, j'ai découvert qu'il me révèle à moi-même. En répondant à l'impulsion de faire ou de ne pas faire et comment, j'apprends qui je suis.

Je veux vivre délibérément, comme Henry Thoreau, conscient de chacune de mes pensées et de chacun de mes choix. Il ne s'agit ni de confort, ni de souffrance, ni de privilégier l'un ou l'autre, mais de me sentir vivant, sous quelque forme ou manifestation que ce soit, sincèrement, sans fard, ni excuse. Ici, il faut choisir et assumer, comme toujours. Impossible de se mentir à soi-même.

"[...] vivre délibérément, ne faire face qu'aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à enseigner, et non découvrir, quand je viendrais à mourir, que je n'avais pas vécu".

Alors que ma vie commence à s'étioler, je veux me sentir vivant une fois encore. Je veux toucher de mes yeux et de mon âme la beauté, ce miroir du spectateur que sont sous toutes leurs formes l'art et la nature quand ils font vibrer une corde intime. Ils vous racontent votre propre histoire qui n'est pas que personnelle. Le long du fleuve, celle de l'Amérique est à l'affût.

Trente ans après mon premier voyage depuis la source jusqu'à l'embouchure du Grand fleuve, je reviens. Le fleuve

J. Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, trad. Jeanne Chaniol et Thierry Fournier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985, p. 79. (Toutes les mises sont de la traductrice.)

19



TEXTE MICHEL
DUFRANNE,
JOURNALISTE

LA BIBLIOTHÈQUE DE MICHEL DUFRANNE

2021, une rentrée littéraire plus « humaine » que jamais



AU FIL DE L'EAU

Il y a 30 ans, Eddy Harris enfourchait un canoë pour descendre seul le fleuve Mississippi. Trente ans plus tard, Eddy a changé, le fleuve et les États-Unis aussi. Ce nouveau voyage solitaire, raconté dans *Le Mississippi dans la peau*, conduit l'auteur à nous parler de l'Amérique profonde, des changements écologiques qu'a subi le fleuve, et de toutes ses rencontres. L'occasion pour lui d'évoquer aussi l'Histoire et le destin des premières nations indiennes. Un voyage plein de tendresse et d'humanité, véritable ode à la liberté.

***Le Mississippi dans la peau*, Eddy L. Harris, Liana Lévi**



Traversée de l'Amérique



Eddy L. Harris
*Le Mississippi
dans la peau*
Édition Liana Levi,
256 pages, 20 €,
E-book 15,99 €.

Jeunot, Eddy L. Harris s'était piqué de descendre le fleuve du Mississippi en canoë. Plus de 4 000 km à la rencontre de l'inconnu. Trente ans plus tard, l'écrivain américain reprend sa pagaie pour savoir où il en est et ce qu'est devenu son pays. Malgré l'arrivée de Barack Obama au pouvoir, le racisme est toujours là. Il le vit en tant qu'homme noir, le voit en croisant les Indiens qui cultivent encore les rizières. Mais il savoure aussi la beauté de la nature et des individus. Un récit fluide, instructif, chaleureux et optimiste. (Karin Cherloneix)

je me souviens... EDDY L. HARRIS

Marie Lopez-Vivanco



Né en 1956, Eddy L. Harris, enfant de Saint-Louis (Missouri), est devenu écrivain avec la parution en 1988 de *Mississippi Solo*, récit de sa descente en canoë du fleuve qui traverse les États-Unis du nord au sud. Trente ans après, il a remis cela avec *Mississippi dans la peau* (Liana Levi, 256 p., 20€). Une façon de se tester physiquement et d'aller à la rencontre d'une Amérique dont il s'était éloigné.

Je me souviens avoir grandi à l'époque où le baseball était le sport roi aux États-Unis. J'ai joué dès l'âge de 7 ou 8 ans : l'été, nous avions un match chaque semaine face à une autre école ou une autre classe. J'étais 3rd base ou *shortstop*, « arrêt court » en français, mais je ne suis pas sûr que ça vous dise grand-chose... Je jouais aussi avec mon frère aîné Thomas, qui rêvait de devenir professionnel. Je le suivais toujours quand il était avec ses amis.

Je me souviens, la première fois où je me suis retrouvé à la batte, j'ai frappé la balle si fort que j'aurais pu réussir un *home run* en effectuant un tour complet. Mais en courant j'ai perdu ma casquette et, en bon garçon, je me suis arrêté pour la ramasser. Finalement, j'ai dû me réfugier à la 1^{ère} base.

Je me souviens que, vers 13-14 ans, je me suis tourné vers le basket, au lycée puis à l'université de Stanford. C'était le sport pour lequel j'étais le plus doué. J'ai aussi beaucoup pratiqué le tennis, que j'appréciais tout autant comme spectateur. Surtout quand John McEnroe était sur le court.

Je me souviens qu'avant de me lancer dans la descente du Mississippi, je n'étais pas monté plus de deux ou trois fois dans un canoë, pour aller boire des bières dans

un coin tranquille avec des amis, car dans le Missouri l'eau est partout. Cependant, le plus difficile ne fut pas d'apprendre mais de tenir la distance : 4 000 km, c'est long et très physique. Le Mississippi est un fleuve au débit assez lent, il faut beaucoup pagayer. Et se tenir longtemps assis ou à genoux est douloureux pour les grands gabarits.

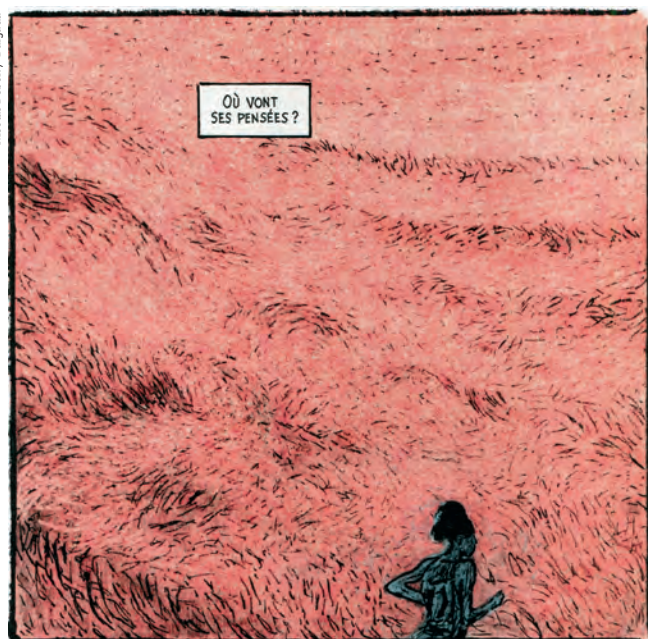
En repartant trente ans après, j'avais deux motivations : me reconnecter au pays, car je vis en France depuis des dizaines d'années, et me tester physiquement. À 60 ans, serais-je capable de réaliser ce que j'avais fait à 30 ? Curieusement, c'est mentalement que ce fut le plus dur, car j'avais davantage conscience des dangers que la première fois. Et si, l'expérience aidant, je me suis mieux accommodé cette fois-ci des vagues énormes provoquées par les barges géantes, un nouveau danger s'était rajouté : les sauts de carpes. Avant, il n'y en avait pas, or une carpe de plusieurs kilos qui bondit à deux mètres de haut et vous retombe sur le coin de la figure, ça fait mal...

Cela fut aussi plus difficile de replonger dans la vie ordinaire après s'en être extrait pendant quatre mois. En revanche les gens étaient plus aidants, sans doute parce que je suis davantage allé vers eux. ●

l'image

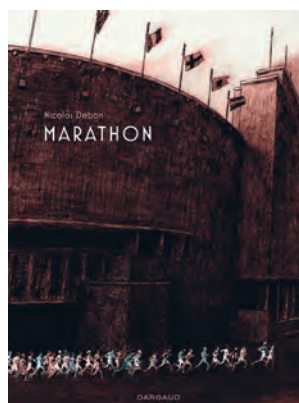
MARATHON, PAR NICOLAS DEBON (DARGAUD)

Nicolas Debon / Dargaud



L'Invention du vide, *Le Tour des Géants*, et à présent *Marathon*. Après avoir abordé l'alpinisme à travers le récit d'une ascension réalisée par Albert F. Mummery en 1881, puis le cyclisme avec le Tour de France 1910, l'auteur a suivi la foulée d'El Ouafi Boughera, champion olympique en 1928 à Amsterdam sous le maillot frappé du coq. Longtemps oublié, ce coureur d'origine algérienne au destin tragique a récemment fait l'objet de deux essais biographiques. L'auteur se focalise ici sur la course de ce dimanche d'août qui, aux Pays-Bas, ressemblait à l'automne. Pour la restituer, Nicolas Debon s'est inspiré du compte rendu du journaliste français Louis Maertens, qui l'avait suivie depuis l'autocar de presse affrété pour quelques privilégiés. Le dessinateur s'invite aussi dans les pensées qui permirent

au petit ouvrier arabe des usines Renault d'oublier la douleur et de créer la surprise en coupant le fil de laine après 2 heures, 32 minutes et 57 secondes d'effort. En peu de mots, dans des tons rouille piqués d'éclairs bleutés, *Marathon* nous fait vivre cet exploit de l'intérieur. ●



Marathon, Nicolas Debon, Dargaud, 120 pages, 19,90€.





Il faut vivre l'avenir avec Emmett Till sur son t-shirt

ENTRETIEN AVEC EDDY L. HARRIS

Comment avez-vous été accueilli à Pranzac ?

J'ai été remarquablement bien accueilli, au point que parfois, quand je suis là, je laisse mes volets fermés pour pouvoir lire et travailler sans qu'on vienne me rendre visite. Je lis dans le noir, à la lumière des bougies. En gros, les volets sont fermés quand je suis là. Pas quand je ne suis pas là... J'habite ici depuis quinze ans. C'est la première fois que je vis aussi longtemps au même endroit. J'aurais aussi envie de partir vivre ailleurs mais je suis tellement bien ici... Ailleurs en France, en Hongrie, ou en Italie. Même si les gens me disent encore « votre pays » en parlant des États-Unis, je sais que ce n'est pas mon pays. Mon pays, c'est la France. Me souvenir de tous les endroits où j'ai vécu revient à reconstituer un puzzle. Même lorsque je vivais à Paris, je faisais des séjours à Londres, en Italie, en Allemagne... Je voyage beaucoup et je pense que désormais, j'ai passé plus de temps hors des États-Unis que là-bas.

Souhaitez-vous y retourner un jour ?

Oui ! D'ailleurs j'y retourne la semaine prochaine. Pour me faire vacciner ! Sinon je devrais attendre jusqu'au mois de juin. Quelle horreur ! Et comme avec la vaccination, je pourrai de nouveau voyager un peu, je dois le faire. Mais je ne retournerai pas vivre aux États-Unis. Lorsque je suis invité par une université américaine, pour un semestre ou une année, je le fais uniquement pour gagner de l'argent. Si la France un jour me met dehors, je partirai en Italie

ou en Hongrie, quelque part en Europe. La Hongrie, parce que la vie y est moins chère et que Budapest est une ville presque aussi belle que Paris. On peut s'y déplacer facilement, j'aime la cuisine hongroise et la langue, que j'apprends. Je lis Mark Twain en hongrois, dans une version bilingue. La situation de la Hongrie est très intéressante : ce pays est un carrefour culturel et migratoire. C'est un pays que je connais bien maintenant, après y avoir fait beaucoup de voyages, et qui m'attire énormément. Il apparaîtra sans doute dans mon prochain livre qui aborde un peu le thème de l'émigration.

En quoi vous sentez-vous davantage lié à la France qu'aux États-Unis, comme vous l'écrivez dans *Paris en noir et black* ?

À tous points de vue ! Pourtant, je ne suis pas vraiment l'actualité politique française alors que je suis chaque jour la politique américaine. C'est plus un état d'esprit qui me lie à la France. Et puis, je ne gagne pas beaucoup d'argent et je vis beaucoup mieux pauvre ici que pauvre là-bas. Évidemment, je pourrais tout aussi bien vivre dans d'autres pays européens. Je suis européen plutôt qu'américain. Mais la France est la porte qui ouvre sur l'Europe. Je n'aurais pas eu la même expérience si j'étais arrivé d'abord en Italie. Et n'oubliez pas que dans *Paris en noir et black*, si je parle de mon prof de français, Monsieur Cook, c'est parce qu'il est celui qui m'a ouvert la voie vers la France. Par son biais, j'ai découvert la culture française, la nourriture, le vin, la langue. Ce que je



porte en moi, c'est la culture française et son histoire qu'on m'a enseignées au collège et qui sont restées gravées en moi bien plus que d'autres cultures européennes. L'éducation que j'ai reçue n'était pas typiquement américaine, ce qui explique que je n'aie pas beaucoup d'amis d'enfance aux États-Unis, hormis ceux qui étaient dans l'école britannique où j'étudiais. C'était la meilleure école de Saint-Louis, une école catholique. Ma mère était « Madame Catholique » alors que mon père ne savait même pas écrire « catholique ». Il n'a pas dû entrer dans une église plus de trois fois dans sa vie, en comptant le jour où il a épousé ma mère pour la deuxième fois. Ils s'étaient en effet mariés à la mairie dans les années cinquante, et à l'église dans les années quatre-vingt-dix, ma mère l'ayant eu à l'usure. Mon frère, qui avait aussi été reçu à l'examen d'entrée dans cette école, a décidé de ne pas y aller. Il est devenu avocat puis enseignant. Nos parents nous ont toujours laissé faire nos choix.

L'autobiographie s'est-elle imposée à vous lorsque vous avez commencé à écrire ?

Pas du tout. J'avais déjà écrit plusieurs fictions, toutes refusées, cette pile de manuscrits que vous voyez entassés sur cette étagère. L'autobiographie est venue plus tard, après tous ces échecs, avec *Mississippi solo*.

Aimeriez-vous revenir à la fiction ?

Je suis en train d'écrire un roman policier, mais au bout de 350 pages, je ne sais toujours pas qui est la victime ni le coupable donc j'ai un léger problème. Je suis également en train de reprendre un personnage de Mark Twain, Jim de *Huckleberry Finn*, pour réécrire son histoire à ma façon.

Et qu'allez-vous faire de ces manuscrits ?

Dès que j'aurai une cheminée, je m'installerais devant avec une bonne bouteille de cognac et j'entre-tiendrais le feu avec ce passé. Ce sera une vraie libération, de couper ces liens, sachant que de toute manière je ne veux pas retoucher ces textes. Ils ont été écrits par un homme d'une vingtaine d'années. Et comme je ne suis pas la même personne que celle qui les a écrits, cela n'aurait pas de sens de les reprendre. En les faisant disparaître, je voudrais m'ôter toute possibilité d'en faire quoi que ce soit. Une amie

archiviste m'a encouragé à les garder pour la postérité. Voyant que je ne suis pas très célèbre, la possibilité d'avoir des archives dans une université est quasiment nulle, donc ce sera feu et cognac.

Pourquoi *Mississippi solo* n'a-t-il pas été votre premier livre publié en France ?

C'est *Harlem* qui a intéressé Liana Levi à sa sortie aux États-Unis. Elle a ensuite publié *Jupiter et moi*, et *Paris en noir et black*. C'est pourquoi *Mississippi solo* n'arrive que maintenant.

Comment *Mississippi solo* a-t-il été reçu lors de sa parution aux États-Unis ?

Plutôt bien, pour un écrivain comme moi. Ce ne sont certes pas les tirages d'Obama ou de Michael Cohen (l'ex-avocat de Donald Trump). Mais c'est le fait qu'il soit toujours en vente, depuis quarante ans, qui en fait le véritable succès.

À quoi, selon vous, tient ce succès sur la longueur ?

À la simplicité de l'écriture et au fait que ce soit un récit de voyage. Le *Mississippi* est un véritable mythe, associé à Mark Twain. Et également au fait que je ne parle pas de la question raciale, du malheur d'être noir, ce qui n'est pas le cas dans *Native Stranger* par exemple.

Aviez-vous le projet d'écrire *Mississippi solo* avant d'entreprendre votre voyage ?

Non, c'est parce que le voyage s'est révélé tellement important, que j'ai eu envie de l'écrire. Je n'avais écrit que des fictions, et n'étais pas du tout attiré par l'autobiographie. Pendant le voyage, à mi-chemin environ, après Saint-Louis et l'éjection de mon frère, qui avait voulu faire un bout du trajet avec moi, j'ai eu envie de le raconter. Le voyage était tellement fatigant que le soir, j'avais simplement l'énergie de faire un feu, de manger, puis je m'écroulais. J'avais un petit magnétophone. Et j'avais aussi à l'époque une excellente mémoire. La seule façon pour moi d'écrire ce livre était de raconter exactement ce qui s'était passé, ce que j'avais ressenti, les rencontres, les conversations dont je me souvenais. Je ne voulais pas embellir la réalité et je pense que si le livre fonctionne bien quarante ans après sa pa-



ruption, c'est parce qu'il est simple et sincère. Sans aucune intention de manipuler le lecteur. En écrivant, j'essaie de comprendre. Y compris par exemple lorsque je parle de mon père dans *Jupiter et moi*, que je considère également comme un voyage. Il me fallait donc comprendre pourquoi cette expédition sur le Mississippi était si importante, plus qu'un simple voyage. L'écriture m'a permis de le refaire et de comprendre qui je suis, si je peux vivre seul avec moi-même. Au terme de ce voyage, j'ai pris conscience que je m'aimais beaucoup. Combien de personnes ne savent pas si elles s'aiment réellement, ont parfois même décidé qu'elles ne s'aimaient pas ? Et moi, tout seul, surtout après sept ans d'échecs et une carrière qui n'en était pas une, je devais savoir si j'étais assez costaud pour continuer.

Il semble que vous vous amusiez aussi, dans la façon dont vous vous décrivez, à la manière parfois d'un antihéros...

Non, c'est vous qui le lisez ainsi. Je ne savais pas que c'était amusant, je n'ai rien fait de particulier pour que cela le soit. Mais on peut l'expliquer peut-être par le fait que j'ai l'habitude de porter un regard amusé, moqueur sur moi, dans la vie.

Qu'aimez-vous en vous ?

Tout. Sauf de temps en temps un manque de discipline. Je pense avoir bon caractère, je suis généreux et sensible aux autres, et j'ai construit ma vie en fonction de cela. Par exemple, je ne cours jamais après un train car il y a toujours un train après. Je préfère aider une vieille dame à porter sa valise, si elle a besoin de moi. J'ai une vie plutôt agréable. Je ne gagne pas beaucoup d'argent mais je m'en fiche. Le stress de l'argent, le stress du quotidien, ce n'est pas pour moi. Quant au passé, j'ai une sorte d'amnésie qui me laisse en paix. On doit pouvoir retirer le pied du passé pour pouvoir avancer.

Est-ce l'écriture qui vous le permet ?

Oui. Je fais revivre mon père en écriture mais je coupe le lien par la même occasion. Comme dans *South of Haunted Dreams*, qui est aussi une réconciliation avec le passé. Une fois que j'ai fait le voyage, que j'ai raconté tout ce qui m'est arrivé, je peux pas-

ser à autre chose. C'est peut-être aussi ce qui explique pourquoi je suis en France : ici je ne suis pas bombardé tous les jours par le racisme américain. Le racisme en France existe également, mais il ne m'atteint pas sans cesse.

Vous parlez d'amnésie. Pourtant vous portez un t-shirt avec écrit « Je suis Emmett Till »...

Je ne parle pas d'amnésie totale. Il faut garder un œil sur le passé mais pas les deux pieds dans le passé. Il ne faut pas oublier qui était Emmett Till, pour ne pas perdre de vue le lien entre Emmett Till et George Floyd, ou Emmett Till et mon père. On ne peut pas être lié au passé de façon négative. Si je peux envisager de brûler mes manuscrits, c'est parce que je sais qu'ils ont été écrits. Je peux donc m'en séparer. Le passé est en moi. Je n'ai pas besoin de garder de traces physiques du passé. Je sais qu'Emmett Till a existé, et je sais ce qui lui est arrivé. Mais je ne pouvais strictement rien faire en 1955 lorsqu'il est mort. Il faut vivre l'avenir avec Emmett Till sur son t-shirt.

Vous dites que la colère n'est pas la vôtre mais celle de votre père. Auriez-vous pu vous tenir à distance de cette colère si vous étiez resté vivre aux États-Unis ?

Je donne l'impression que je suis complètement paisible, patient mais il y a aussi une très forte violence en moi et je suis sûr que si j'étais aux États-Unis, elle ressurgirait. Par exemple, lorsque George Floyd a été tué par la police, si j'avais été dans la foule, si j'avais assisté à la scène, je serais intervenu, ce qui aurait peut-être conduit le deuxième policier à me tirer dessus. La seule façon d'éviter la mort de George Floyd aurait été de pousser le policier, et je l'aurais fait. Je ne suis pas politique, je suis plutôt physique. J'ai essayé de m'engager dans certaines campagnes électorales, avec mes moyens, c'est-à-dire un stylo. Mais la plupart du temps, on attendait de moi que je trouve de l'argent ce qui ne m'intéresse pas du tout. J'ai envie de construire un dialogue sur la question raciale. Je pense que ma façon de voir les choses peut le faire avancer. Il n'avancera pas sans moi ! Il y avait, je crois, dans *Jupiter et moi*, et *Native Stranger*, une autre manière de voir les



choses que les gens ont refusé d'entendre. Je refuse qu'on m'appelle un Afro-Américain. Je suis noir, je suis chauve, je suis vieux, je suis un vieil américain, un *Noiraméricain*, un chauve américain, mais en aucun cas un Afro-Américain. Le fait que des ancêtres lointains soient venus d'Afrique ne me touche pas vraiment. Cela ne se reflète pas dans ma culture, ma façon de vivre, de penser ou de parler. Je suis un Américain tout court. Me désigner comme un Afro-Américain est, à mes yeux, raciste. Cela signifie : vous n'êtes pas vraiment d'ici, vous venez d'ailleurs, et un jour ou l'autre, on va vous dire de rentrer chez vous. Après quatre cents ans, que sais-je de l'Afrique ? Rien, à part ce que l'on voit à la télévision. *Native Stranger*, qui raconte ma traversée de l'Afrique du Nord au Sud, était pour moi un voyage de réconciliation, un autre moyen d'exprimer le racisme des États-Unis. L'autre jour à Atlanta, huit personnes d'origine asiatique ont été assassinées. Ce qui me déçoit, c'est qu'aucun Noir ne soit descendu dans la rue pour protester, ne se soit dit que c'était son problème aussi. Après l'assassinat de Floyd, beaucoup de personnes qui n'étaient pas noires ont manifesté. Toutes les minorités, tous ceux qui sont opprimés, doivent se réunir pour changer les choses.

Êtes-vous confiant ?

Oui, mais ça c'est un problème personnel. Je reste optimiste malgré tout ce qui se passe. Je suis sûr que Donald Trump aura été un des meilleurs présidents, celui qui a exposé tous les maux de la société et de la culture américaines. Soit on fait quelque chose, soit on meurt. Le problème reste évidemment ses 75 millions d'électeurs.

Quelle est la dimension politique de votre œuvre ?

Mon désir est avant tout d'avoir une belle vie et le moteur de cette belle vie est la littérature. Je n'ai pas besoin d'écrire. J'écris parce que c'est mon métier. Je pourrais me contenter de lire. Mais puisque j'ai un certain talent en tant qu'écrivain, pourquoi ne pas écrire aussi ? Changer le monde est ma raison d'écrire. Je sais, grâce aux réactions de mes lecteurs, que j'ai déjà changé des choses. Avec dix mille exemplaires vendus, ce n'est qu'une petite goutte, mais c'est déjà ça. Ce n'est pas entrer en politique. Si je devais

entrer en campagne électorale, je dirais tout de suite que je ne suis pas là pour gagner l'élection mais pour changer le propos. Le peu d'ambition que j'ai, c'est de rester dans cette maison pourrie, avec mes voisins qui débarquent quand je ne les attends pas, être au centre du monde, manger un peu trop, boire beaucoup trop, et m'amuser autant que possible.

Une amie dans *Harlem* vous dit que chaque fois que vous avez eu l'occasion de réussir, vous avez choisi d'échouer. En quoi avez-vous choisi d'échouer ?

Pour construire un vrai succès, il faut s'investir. Je préfère rester dans ce bled de nulle part à ne faire que ce que j'ai envie de faire. Publier un livre, pour moi, c'est suffisant. Je veux bien en faire la promotion mais je ne vais pas chercher à tout prix comme certains de mes amis écrivains, à intervenir dans des universités, etc. C'est vrai, j'ai parlé de temps en temps dans des universités aux États-Unis, de littérature noire américaine, j'ai aussi parfois donné des cours de *creative writing*. De temps en temps mon nom surgit, quand on a besoin d'un Noir francophone qui va venir parler de la bouffe. C'est moi, Eddy Harris. Peut-être me choisissent-ils aussi parce que j'ai une façon d'être qui est différente de celle des autres profs, plus sérieux. Quoi qu'il en soit, je choisis ce qui est important pour moi. C'est ainsi que mes parents m'ont élevé : fais ce que tu aimes faire, fais-le pour toi, mais fais-le du mieux que tu peux.

Dans *Jupiter et moi*, vous racontez que votre père, lui, travaillait énormément, avait plusieurs boulots...

Oui, j'ai vu à quel point il a raté quelque chose avec sa famille. Il n'était pas souvent avec nous. Ce qui n'était pas plus mal d'ailleurs : plus rapide que mon frère, je récupérais toujours sa part de gâteau. Je sais que mon père était conscient de ce qu'il ratait, car plus âgé, il le disait. Mais il a fait tout ça pour nous, et pour que ma mère puisse rester à la maison et avoir tout ce qu'il n'avait pas. C'est ce qui explique mon souhait de ne pas rester cloué à un boulot simplement pour gagner de l'argent. Le seul bien que j'ai, c'est le temps que je veux pouvoir partager avec mes amis. Je ne peux pas leur prêter d'argent mais si l'un d'entre eux a besoin de moi, je suis toujours là.

**En parlant d'argent, comment avez-vous fait pour vivre à Paris, à l'époque de *Paris en noir et black* ?**

Après la publication des autres livres, j'avais quelques sous. Si je vis à Pranzac, c'est parce que la vie à Paris est très chère. Si j'avais de l'argent, je vivrais à Paris. Ce n'est pas seulement la meilleure ville au monde pour moi. C'est la meilleure ville au monde, tout court.

D'où vient votre goût pour les marchés parisiens ?

Je dirais les marchés en général. La première chose que je fais quand je suis dans un petit bled, en Afrique par exemple, c'est d'aller au marché. Ils renvoient à ce qui est fondamental dans la vie humaine : la bouffe, liée à nos cultures.

Des marchés parisiens, vous dites qu'ils vous « transportent dans une époque magique nichée dans la mémoire ou l'imagination ».

Oui, ils me transportent d'une certaine façon vers le passé, une façon de vivre plus naturelle dont je suis nostalgique car même si je suis amnésique, j'aime le passé. C'est pourquoi je fuis les supermarchés. J'aime qu'il y ait un lien entre moi, ce que j'utilise, et la personne qui l'a fabriqué. Cela revient beaucoup plus cher mais c'est fondamental, cela apporte une touche de sa vie à la mienne.

Pourquoi accordez-vous autant d'attention dans vos livres à décrire ce que vous et les autres mangez ?

Il y a deux choses dans une culture et dans une rencontre qui rapprochent les gens : la langue et la bouffe. La première chose que j'ai faite quand je suis arrivé au Sénégal a été de tomber dans une marmite débordante de riz, de poisson et de plein d'autres aliments inconnus, de manger avec la main. Cela m'a tout de suite lié aux gens. Par ailleurs, Jim Harrison était mon héros. J'aimerais comme lui goûter les vins de tous les domaines de côtes-du-rhône. Si je parlais de boire une bonne bouteille de cognac en brûlant mes manuscrits, c'est pour avoir une expérience globale.

Vous documentez-vous beaucoup pour écrire vos livres ?

Pas trop pour *Mississippi solo*, excepté pour des détails techniques comme les écluses. Mais pour les autres livres, oui, beaucoup. Quand j'ai écrit *South of Haunted Dreams*, j'ai consulté pas mal d'ouvrages traitant des questions raciales aux États-Unis. Pour *Paris en noir et black*, je me suis renseigné sur les auteurs noirs à Paris, pour *Harlem*, sur l'histoire de ce quartier. Quand j'ai voulu écrire un livre sur la guerre en ex-Yougoslavie, je me suis aussi pas mal documenté. Mais j'ai renoncé à ce livre. C'est maintenant trop lointain. Je m'y suis rendu pendant la guerre pour témoigner, mais je n'ai jamais trouvé de fil conducteur. Je refuse de n'être qu'un Américain traversant la Yougoslavie à feu et à sang.

Dans *Jupiter et moi* vous dites avoir découvert que l'existence de votre père a été gouvernée par la peur. Vous surnommez votre père « Jupiter », le Mississippi est aussi qualifié de « plus terrible qu'un dieu ». Diriez-vous que dans vos livres, vous vous attaquez à vos peurs ?

Possible, mais pas explicitement. Moi je dirais que je n'ai pas peur. Appelez mon frère et demandez-lui s'il a peur de mon père. Il vous dira que oui, même dix-sept ans après sa mort. Ces images expriment l'idée que la personne et le fleuve sont tellement grands dans nos esprits que cette peur ou ce respect existe toujours. J'avais effectivement peur de mon père quand j'étais jeune, mais quand mon frère et moi sommes arrivés à l'âge adulte, il a voulu effacer cette peur que nous avions de lui, en nous montrant à quel point il nous respectait parce qu'il nous considérait comme plus intelligents que lui. C'était une personne incroyable. Un homme très simple, pas forcément affectueux, mais avec une façon formidable d'élever ses enfants. Quand j'observe mes amis, qui viennent des quartiers noirs, où la peur était palpable entre fils et pères, je constate qu'ils continuent à avoir peur, alors que chez mon père il y a eu une évolution.

Il a réussi à vous libérer sans vous faire porter le poids de la libération ?

Je vais vous raconter un épisode marquant qui



n'apparaît pas dans *Jupiter et moi*. Tout en menant une vie indépendante, j'habitais toujours chez mes parents. Nous étions très complices. Mais le jour où j'ai quitté IBM, j'ai vu que mon père était déçu. Pour lui, c'était un boulot bien payé, la retraite assurée. J'avais retrouvé un job dans un journal à Saint-Louis, mais qui ne me plaisait pas non plus. J'avais donc décidé de repartir en Californie où j'avais fait mes études et où j'avais des amis, pour travailler dans le cinéma. Bien décidé à partir, j'avais peur de l'annoncer à mon père. Il avait pris sa retraite mais comme d'habitude, il continuait à travailler. Je suis allé le voir à son boulot, ma voiture était remplie de toutes mes affaires pour aller en Californie et je craignais vraiment sa réaction. Je n'oublierai jamais la façon qu'il a eue de me soutenir à ce moment-là. Il m'a simplement demandé si j'avais besoin d'argent. Je m'attendais à du rejet, à au moins un peu de résistance. Je sais qu'il pensait que j'avais fait le mauvais choix. Mais par son attitude, il me disait : « Est-ce que je peux t'aider à faire ce que tu as vraiment envie de faire ? »

Sacré personnage que votre père ! Auriez-vous hérité de sa complexité ?

Nous sommes tous complexes, pleins de nuances. La question est plutôt de savoir si j'ai le même recul que lui. Son évolution est sans doute aussi liée à ma mère qui l'a adouci. Les deux venaient de milieux complètement différents. Lui, c'était un pauvre mec d'un milieu d'agriculteurs du Tennessee qui s'étaient enfuis de nuit après avoir volé des équipements aux Blancs. Ma mère, elle, était la petite fille d'un gangster, lié à la Mafia, tellement riche qu'il ne s'est même pas rendu compte de la Grande Dépression. Il nourrissait tout le monde dans le quartier. C'est peut-être l'association de ces deux êtres très différents qui a débouché sur notre éducation si éloignée de celle des autres enfants du quartier. Tout en étant très sérieux et prévoyant, boulots, retraite, il était fou, mon père. C'était le clown de la famille quand nous nous réunissions les dimanches, lors des fêtes de Noël ou de Thanksgiving. Moi, j'étais souvent l'objet de ses querelles.

Vous parlez souvent de son plaisir à raconter des histoires. Pensez-vous que cela ait

influé sur votre vocation d'écrivain ?

Je pense. C'est un héritage possible. Il avait en effet une sœur qui voulait être écrivaine, mon frère écrit lui aussi, et j'ai un cousin qui a publié quelques romans. Donc dans la famille nous sommes plusieurs à nous voir comme écrivains, raconteurs.

Pourquoi avez-vous écrit plutôt sur votre père que sur votre mère ?

C'est une bonne question. Je crois que c'est parce que je connaissais ma mère, j'étais toujours avec elle, je n'avais aucune raison de chercher à savoir qui elle était. Mon frère et mon père étaient très fusionnels, et ma mère et moi l'étions de notre côté. Nos parents disaient qu'ils ne faisaient pas de différence entre leurs enfants, mais que j'étais le fils de ma mère et mon frère le fils de mon père. Si j'ai écrit sur mon père c'est parce que j'ai eu envie de le comprendre, de m'approcher de l'inconnu.

Vos parents vous ont permis de faire des études. Qu'avez-vous étudié à Stanford ?

Le tennis. J'étais le gars qui dort tout en haut de l'amphi. Je n'étais pas le meilleur étudiant au monde. J'étais boursier, j'avais emprunté, comme tout le monde maintenant, et j'en suis sorti avec des dettes. Mais c'est une excellente université, la meilleure peut-être au monde.

On y trouve beaucoup d'écrivains, on pense à Tobias Wolff.

C'était mon prof de *creative writing* quand j'étais là-bas : il m'a conseillé d'acheter des outils et de devenir plombier !

Comment avez-vous réagi ?

Comme avec tous ceux qui veulent que je fasse autre chose que ce que j'ai envie de faire. Je ne dis rien. Je leur laisse penser ce qu'ils veulent et moi je vais mon chemin. Bien des années plus tard, quand Toby est devenu un écrivain renommé, je me suis retrouvé dans un festival à Key West où j'étais censé le présenter au public avant son intervention, et j'ai raconté cette histoire. Il a rigolé, mais il n'en avait pas le souvenir. À l'époque où il m'avait dit cela, il n'était pas encore le grand écrivain reconnu, mais un étudiant en Master. C'était peut-être même avant la pu-





blication de son premier livre. Beaucoup d'écrivains connus aux États-Unis terminent leurs écrits pendant qu'ils sont profs dans des universités. On les paie pour les aider à écrire.

Vous avez suivi des cours de *creative writing*. Ont-ils été déterminants dans votre volonté d'écrire ?

J'ai pris des cours d'écriture pour apprendre à écrire des scénarios. Je voulais faire du cinéma plutôt que des livres. Mon agent à San Francisco me disait que mes scénarios se lisaient comme des romans. Je suis venu en France pour travailler avec un cinéaste à Paris. Il voulait faire le scénario d'un livre dont il avait acheté les droits. Quand je ne travaillais pas pour lui, je marchais le long de la Seine, avec un stylo et mon carnet. Je prenais un café. C'est là que j'ai commencé à écrire des nouvelles. Quand je suis rentré aux États-Unis, j'ai découvert que ni mes nouvelles ni ma poésie ne marchaient. J'ai finalement décidé d'être romancier. Certaines personnes sont bonnes pour le sprint, moi je suis un marathonien. Je suis retourné en France, j'ai pris un appartement dans le XVIII^e arrondissement et j'ai écrit tous les jours. Je terminais un livre, j'essayais de le vendre et j'en commençais un nouveau. Dans les années quatre-vingt, j'étais très discipliné : j'étais devant ma machine à écrire tous les jours de neuf heures à quinze heures. Ce sont ces heures d'écriture que j'ai passées à Paris qui ont été déterminantes, pas le *creative writing*.

Aux États-Unis où l'on compartimente énormément, dans quel rayon trouve-t-on vos livres ?

On me trouve en « littérature noire », ou « de voyage », ou encore en « autobiographie ». Même dans la catégorie « gay et lesbienne » parfois, parce que j'ai un homonyme, ce qui est un avantage car c'est plus vendeur ! Dans les essais aussi. Je ne suis pas vraiment classable. Ce qui veut aussi dire que les gens qui me cherchent ne savent pas où me trouver.

Vous avez parlé de la simplicité de l'écriture qui aurait été l'une des causes du succès de *Mississippi solo*. Cette simplicité est-elle un choix de votre part ?

Je ne pense pas être assez sophistiqué pour faire des choix quand j'écris. J'écris comme je parle, je suis comme je suis. Il n'y a pas de tentative de manipulation du lecteur. J'ai simplement une histoire à raconter et je vais le faire le mieux possible. Maintenant je suis plus conscient des baisses de rythme dans l'histoire, mais pas forcément de la langue et du style que j'utilise.

Est-ce une volonté de toucher plus de gens ?

Non. Quand je donne des cours de *creative writing*, je dis qu'il faut toujours avoir le lecteur en tête quand on écrit. Et, moi, je ne l'ai jamais quand j'écris. Faites comme je dis, pas comme je fais.

Alors pourquoi dire ça aux étudiants ? En quoi cela peut-il aider à écrire ?

Les gens ont des complexes, ils disent qu'ils ne peuvent pas écrire. Je dis aux étudiants qu'écrire une histoire, c'est comme en raconter une dans un bar à quelqu'un. Au moment où on ne t'écoute plus, cela veut dire que tu deviens banal ou ennuyeux, qu'il faut arrêter ou introduire autre chose. Si tu as le lecteur en tête, tu essaies de l'engager, et je pense que c'est important. Mais moi je m'en fous du lecteur, je veux qu'il me lise. Égoïste que je suis, je n'écris pas pour lui plaire, mais pour que ça me plaise, en espérant que deux cent cinquante millions de personnes vont être d'accord avec moi.

Dans *Paris en noir et black*, vous vous intéressez à la condition des immigrés en France.

Lors de mon voyage en Afrique, j'ai pu mesurer à quel point la France était importante pour les Africains. Pas seulement parce qu'elle les avait colonisés, mais parce que, pour eux, la France était un lieu magique, comme elle a pu l'être pour moi quand j'avais douze ou treize ans. Pour moi, Paris a été l'Éldorado, mais je me suis rendu compte à quel point ce n'était pas le cas pour tout le monde. J'ai commencé alors à me pencher sur la vie des Noirs en France. La réussite accessible à un Américain – noir par ailleurs – ne l'était pas pour tout le monde. Quand les



policiers me contrôlaient, je voyais bien qu'en sortant mon passeport américain, leur attitude changeait. Je me suis donc intéressé à la condition des immigrés de couleur, extra-européens, parce que j'y voyais des différences avec la mienne, mais aussi des points communs.

Vous écrivez dans *Paris en noir et black* que l'immigration ou la vie ressemblent à un bal masqué : nous dissimulons quelques-unes de nos spécificités, pour nous fondre dans la masse. Qu'avez-vous dissimulé comme élément de votre individualité en quittant les États-Unis et en venant vivre en France ?

J'ignore si je suis plutôt dans le camp de l'assimilation ou dans celui de l'intégration, dans la salade de fruits, ou dans le *melting pot* ! Je pense que nous restons des individus, mais nous changeons tout le temps au contact des autres saveurs qui se trouvent avec nous dans la soupe. On peut rester plus facilement africain en France aujourd'hui, ne pas perdre le contact avec l'Afrique, mais pour les *Noiraméricains*, il me semble impossible de se dire « Afro » parce que les liens ont été coupés. Nous avons échangé les États-Unis contre l'Afrique. J'ai lu hier un article dans le magazine de Stanford, sur la nourriture des Noirs. On y parle des gens qui ont un peu honte de la *soul food* car c'était la nourriture des esclaves. Mais c'est bon, la *soul food* ! J'adore ça ! Peu importe qui la mangeait il y a cent ans ou plus. Les émigrants africains ont apporté aux États-Unis certaines traditions qui ont changé la façon de manger des *Noiraméricains*, ce qui a aussi changé la façon de manger des Blancs. On prend les ignames de l'Afrique, ou les carottes pour faire des sortes de *sweet potatoe pies* à l'africaine, et on mélange ça avec les épices utilisées par les Blancs pour faire quelque chose de différent. Cette rencontre de cultures fait qu'il n'y a pas de pureté dans le monde. On est tous affectés par les autres culinairement, culturellement, musicalement... En venant ici, j'ai sans doute perdu une façon de voir à l'américaine, globalement obsédée par l'argent. Je l'ai échangée contre une vie beaucoup plus tranquille. Sans pour autant tomber dans le cliché de la vie parisienne, où les heures passent avec un jour-

nal et un café. Je suis devenu plus français, plus socialiste, plus communautaire, au sens où je me sens appartenir à une soupe formée de tous mes voisins – et pas seulement de mes voisins noirs – où nous devons nous aider les uns les autres. On perd et on gagne toujours quelque chose.

Votre phrase dans *Paris en noir et black* parlait de dissimuler, de cacher volontairement ses spécificités pour se fondre dans la masse. Auriez-vous dissimulé un aspect de vous pour mieux vous fondre en France ?

Peut-être le fait de tout envisager selon la question raciale. J'avais un ami ici, Jean-Jacques, qui est mort. Il m'appelait tout le temps « le Suédois », ce qui pourrait être considéré comme un peu raciste. Mais, le connaissant bien, je savais que c'était dit avec amour, que c'était une forme d'humour, donc je ne réagissais pas. Il y a aussi des gens qui m'appellent « le grand Black ». Si je devais réagir à tout ce qui m'arrive, je passerais mon temps à me disputer avec tout le monde, ce qui serait non seulement antisocial mais aussi antipathique. Aux États-Unis, si j'entends le mot « nigger », je réagis. En Alaska, je jouais au billard dans un bar où un mec utilisait ce mot. Je lui ai demandé d'abord poliment, gentiment, d'arrêter. Il a continué, et finalement j'ai dû le menacer avec ma queue de billard. Pour lui, les Noirs le disaient – ce qui est vrai – donc pourquoi pas lui ? Mais moi, je ne veux pas entendre ce mot prononcé, même par des Noirs.

Dans *Mississippi solo*, vous écrivez : « Le racisme, évidemment que ça existe, je suis au courant. Mais ses effets et ses conséquences dépendent autant des réactions que des actes. » Quelles réactions et quels actes peuvent diminuer ses effets et ses conséquences ?

Jean-Jacques a continué à m'appeler « le Suédois » des années après notre rencontre. On est restés de grands amis jusqu'à sa mort. Si la première fois je m'étais mis en colère, les autres voisins auraient peut-être été beaucoup moins ouverts avec moi qu'ils ne l'ont été. Je ne réagis que si le moment



le mérite. Or l'expression de Jean-Jacques, qui était un peu un clown, n'était pas du tout blessante. Il faut toujours avoir du recul sur ce qui arrive et déterminer si c'est méchant ou pas, accidentel ou pas. Dans *Mississippi solo*, je raconte comment un mec dans le Wisconsin fait un jeu de mots sur *rat river/rat nigger*. J'ai trouvé un moyen de lui montrer mon déplaisir sans pour autant me mettre dans une situation difficile en le blessant à mon tour : je ne le connaissais pas, je ne savais pas qui étaient ses amis. Il faut savoir temporiser dans certains cas, ce qui nécessite une certaine maturité. En septembre, en Californie du Sud, un jeune Noir a traversé en dehors des clous. Deux flics l'ont vu. On a l'enregistrement de leur discussion dans la voiture. L'un d'eux voulait laisser tomber, mais l'autre pensait qu'il fallait montrer qui avait le pouvoir. Ils ont voulu arrêter le jeune gars. Il a résisté, et finalement les deux flics l'ont tué. Pour rien. Aux États-Unis, je me suis souvent fait arrêter pour avoir refusé de montrer mes papiers, parce que selon la loi je n'ai pas à le faire. Je suis toujours resté tranquille. Une fois, j'ai juste dit à un flic noir qu'il devrait avoir honte, et peut-être que maintenant, il a honte à cause de moi.

On retrouve ce calme quand, dans Harlem, vous croisez des jeunes dans le métro ou quand vous en dérangez d'autres qui occupent toute la largeur d'un trottoir. Vous leur faites face, mais en essayant de les toucher par les mots.

On ne sait jamais quelle va être la réaction de l'autre, mais pour rester fidèle à moi-même, il faut que j'agisse. Sans me mettre en danger pour autant. Si quelqu'un frappe une autre personne, il faut au moins que je lui fasse savoir que je le vois, comme je le raconte dans le livre.

Vos livres reflètent cette nécessité d'être fidèle à ce que vous êtes.

Oui. J'ai besoin de changer le monde, mais en me mettant dans les chaussures d'une autre personne. Pour montrer aux lecteurs – si j'en ai – que la vie des autres est importante pour moi. Et il ne faut pas oublier le rôle de la chance. Que j'aie un passeport américain est un accident de naissance, donc

quand on me demande si je suis fier d'être américain, la réponse est non. Heureux d'être américain ? Oui. En construisant ma vie, je détermine ce que je suis, ce que je fais, et pour être fidèle à cette personne, il ne faut pas que je sois passif. Les livres naissent de cette nécessité, de cette façon de vivre. Vivre la vie des autres, voilà ce que je voulais faire dans Harlem.

Mais vous avez du mal à être vous-même à Harlem au début, avant de comprendre que vous deviez rester tel que vous étiez.

Au début, je voulais vraiment me fondre dans la foule. Je croyais devoir redevenir le Noir stéréotypé : écouter du rap, manger du poulet frit... Et là je perdais qui j'étais. Mais je ne voulais pas dissimuler mon identité, donc à Harlem, je me suis mis à porter des pantalons de soie blancs. Et dans la rue à Harlem, avec un pantalon de soie blanc, on te remarque. En France non plus, je ne cherche pas à me dissimuler. J'essaie d'adopter beaucoup d'habitudes françaises : la nourriture, mon béret, le vin... tout en appréciant les choses que j'apprécierais aussi si j'étais dans un autre pays.

Ce retour à Harlem, était-ce un voyage tel que celui de la descente du Mississippi ?

Non. D'abord, parce que c'était mon quatrième livre, et je savais qu'à la fin de mon séjour d'une année – qui a duré deux ans –, j'allais faire ce livre. Je cherchais tout le temps un fil conducteur, celui que je n'ai pas trouvé en Yougoslavie. Me fondre dans la foule n'était pas vraiment possible, parce que j'ai eu une éducation, une expérience et une connaissance du monde que les autres habitants d'Harlem, dans mon bâtiment par exemple, n'avaient pas, pas plus que des pantalons en soie ! Sans parler de savoir qu'à tout moment je pouvais partir si c'était trop difficile. Dans le même registre, en France, je reste un Américain. Mon but est de me faire accepter pour ce que je suis dans les situations où je me trouve. Je pense que c'est beaucoup plus important que de dissimuler qui je suis. Plutôt qu'accepter, il faudrait peut-être dire « tolérer », mais je déteste ce mot. Accepter est sans doute le bon mot : je suis là dans cette maison pourrie, les volets fermés, mais tant pis, accepte-moi ou pas.

**Les pantalons en soie, ce n'était pas une provocation ?**

C'est devenu une provocation, mais ça n'en était pas une au départ. Avec ou sans pantalon en soie, j'étais l'étranger du quartier. Comme pendant mon voyage en Afrique : à chaque instant, bien que noir de peau, tout le monde sentait que je n'étais pas du coin. Au Sénégal, ils pensaient que je venais de Mauritanie ou de Gambie. Au Congo, que j'étais du Rwanda. Ici, à Pranzac, même les gens qui ne me connaissent pas et qui passent en voiture sentent une étrangeté, une bizarrerie. Je ne pense pas pouvoir me cacher : je suis grand, j'ai un aspect un peu déroutant, le crâne chauve et quand mes cheveux sont longs, ils partent sur les côtés comme ceux de Bozo le clown. Donc pourquoi essayer de me cacher ?

Mais Harlem aurait-il pu être votre quartier ? Ce retour n'est-il pas le retour vers un monde dont on vous a éloigné ?

Avec mon école britannique un peu snob, je n'étais en effet plus de mon quartier. Au bout d'un moment, je n'y connaissais plus personne. L'école était loin, je finissais à cinq heures du soir et j'avais ensuite une montagne de devoirs à la maison. Contrairement à mon frère, je ne passais pas mon temps dans la rue avec les copains du coin. Ils se moquaient de moi parce qu'ils savaient que j'allais dans une école où il fallait être intelligent. Je m'en fichais parce que j'avais un nouveau groupe d'amis. Dans la communauté noire, les gens qui voulaient avancer un peu, s'éduquer, lire, étudier, on les traitait comme s'ils voulaient être blancs. Ils m'insultaient quand j'allais à mon arrêt de bus, le matin. Un Noir qui voulait quitter le quartier, ne pas être comme eux, c'était une trahison. Donc forcément, avec mes pantalons de soie, je voulais montrer que, même si je connaissais les expériences des habitants de Harlem, j'étais un peu différent.

À quel moment de votre vie la réflexion sur l'identité noire est-elle née ?

Peut-être la première fois où je suis allé à l'opéra et où, en regardant autour de moi, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas de Noirs. Je savais à quel point j'aimais l'opéra, mais je me suis demandé si c'était un truc dont les Noirs étaient exclus ou auquel ils avaient un accès limité. Pourquoi, moi, j'ap-

précie l'opéra ? Des profs m'ont montré le monde. Des moines bénédictins anglais, des scientifiques anglais, quelques Américains, un univers entièrement masculin. Les moines parlaient même de leur vie sexuelle avant leur entrée dans les ordres. Des prêtres qui avaient fait la guerre parlaient de l'envie de tuer quelqu'un... On voyait un autre aspect de la prêtrise. C'était une vraie ouverture au monde, dont je n'avais aucune connaissance avant.

La question de la littérature pour un écrivain noir passe-t-elle forcément par la question raciale ?

Dans l'édition, on s'attend à ce que les écrivains noirs en parlent. Mon agent new-yorkais m'a dit l'autre jour que c'était un bon moment parce que les éditeurs cherchaient des voix noires. Pas ma voix noire, mais des voix noires.

Maintenant que vous vivez en France depuis longtemps, la notion de race vous paraît-elle pertinente ?

Je pense, et pas seulement parce que je vis en France, que la notion de race est absurde. Et en même temps qu'elle est vraie, qu'elle a des conséquences. Avec mes voyages, j'ai vu combien ce n'était pas seulement une question de couleur : en Afrique, c'est une question tribale. On peut manipuler cette question raciale, on peut discriminer n'importe qui. En Irlande du Nord, c'est Blancs contre Blancs. Officiellement, pour une question de religion, alors que c'est une question de pouvoir.

Que cherchiez-vous dans votre voyage dans le Sud des États-Unis à moto, raconté dans *South of Haunted Dreams* ?

Le manuscrit de *Mississippi solo* a d'abord été rejeté partout. J'ai reçu cinquante-cinq lettres de refus. J'ai alors pensé qu'il ne trouverait jamais de maison d'édition et je l'ai mis de côté. Grâce à Calhoun, que j'avais rencontré sur le Mississippi, j'avais commencé à pêcher à la mouche, et j'ai proposé à une petite maison d'édition à New York un nouveau livre sur la pêche en Écosse, parce que je voulais voyager en Écosse, pêcher, faire un livre et être payé pour. Ils ont répondu « Non, merci ! », mais ils m'ont dit de leur proposer des textes. Je leur ai donc envoyé quelques





chapitres de *Mississippi solo*, puis je suis parti au Guatemala. Quand je suis revenu, il y avait une lettre demandant la suite du livre. Je la leur ai envoyée et je suis parti au Mexique. À mon retour, c'était la panique totale : ils voulaient signer le livre et le publier le plus vite possible. Publié, le livre fait un certain bruit aux États-Unis. D'autres maisons d'édition sortent du bois en me demandant pourquoi je ne leur ai pas donné la possibilité de le publier. Je leur ai montré mes cinquante-cinq lettres de refus. Finalement une éditrice d'une grande maison m'a demandé ce que je comptais faire après. Sans réfléchir, j'ai répondu : « Je pars en Afrique ». Au retour, je lui donne le manuscrit de *Native Stranger* mais elle ne l'aime pas, parce que ce n'était pas un récit de voyage ordinaire. Ils ont donc annulé le contrat, et mon agent a trouvé une nouvelle maison d'édition, Simon & Schuster, qui avait un bureau à Washington. J'y suis allé à moto. Lors de la conversation avec la nouvelle éditrice sur *Native Stranger*, elle m'a demandé ce que j'allais faire ensuite. Ma moto était garée en bas, je lui ai répondu : « Un tour du Sud à moto ! ». Elle a signé les deux livres comme ça. En faisant le voyage, j'ai pu passer du temps à moto et satisfaire cette improvisation éditoriale. Et je n'avais jamais fait de moto avant.

Vous parlez de la solitude dans *Mississippi solo* et dans *Harlem*. Quel est votre rapport à la solitude ?

J'adore les gens mais aussi la solitude. Dans cette maison, avec les volets fermés, sans télé, je suis tranquille, je ne m'ennuie jamais. Je trouve toujours quelque chose à faire, ou je ne fais absolument rien. J'aime être seul : je peux lire, écrire, chanter même. Faire la cuisine, c'est la fête aussi.

Qu'avez-vous retiré de ce voyage dans le Sud ?

Finalement, quand j'ai décidé que j'allais vraiment faire un livre sur le voyage, c'était pour voir ce qu'un Noir – un peu comme dans le canoë, visible, vulnérable – allait rencontrer pendant une année de vadrouille. Le problème avec ce genre de livre, c'est qu'il n'avait ni début ni fin. Le Mississippi oui. L'Afrique, j'ai commencé en Tunisie, j'ai terminé en Afrique du Sud. Je suivais le vent. Je ne sais jamais ce que je vais

faire en partant. Là, pour *South of Haunted Dreams* je ne savais même pas ce que j'avais en revenant. C'est seulement en écrivant que j'ai décidé de faire ce livre ainsi. Il est le résultat du voyage mais aussi de la musique que j'écoutais, des histoires de mon père, quand il me parlait de son cousin pendu par des lyncheurs. Je voulais savoir ce qui allait m'arriver, à moi, en faisant ce voyage. Y avait-il un moyen de me réconcilier avec le Sud ? Quand j'étais jeune, nous allions voir une sœur de mon père qui habitait en Floride. Quand nous traversions le Mississippi et l'Alabama, j'avais peur. Une peur du Sud. J'ai voulu m'y confronter. Était-ce le Sud des années soixante, des lyncheurs, de la ségrégation violente, de George Wallace ? Ou pouvais-je trouver autre chose sachant qui je suis ? J'ai évidemment trouvé autre chose. Avec moi, les gens sont plutôt sympas.

Depuis le début de l'entretien, vous employez le terme « réconciliation ».

C'est dommage que je ne sois pas plus lu. Au lieu de dire que nous sommes noirs, blancs, et de réagir comme un élément du groupe, il faudrait se comporter comme des personnes uniques. Un livre comme celui-ci, qui parle de rencontres, peut faire avancer le débat mais aussi modifier le comportement d'un pays. C'est ce qui me tient à cœur. À Wilmington, en Caroline du Nord, je ne sais pas ce que je faisais dans un magasin de bateaux, mais j'ai bavardé avec le patron et lui ai dit que j'étais écrivain. Il s'est souvenu que sa grand-mère lui avait donné un livre sur un Noir qui avait fait un voyage sur le Mississippi. Bizarre... À la fin de la conversation, j'avais les clefs de chez lui, les instructions pour trouver la maison, le frigo, les bières, la nourriture... Une simple conversation où j'avais expliqué que j'étais fatigué, peut-être que j'avais demandé un endroit où dormir. Je ne sais plus. Mais il m'a donné ses clefs, et dit que je pouvais me mettre dans le hamac en attendant qu'il arrive. Pourquoi moi ?

Nous pouvons avoir l'impression que votre œuvre est rythmée par ces mouvements : partir et revenir. Partir et revenir sur le Mississippi, retourner à Harlem. Dans *Jupiter et moi*, vous revenez vers

**vous père...**

Pas le retour, le départ. Je pars, et je deviens une autre personne, comme à la fin de chacun de mes voyages.

Dans *Jupiter et moi*, vous dites, amusé, lors d'une émission télé, que vous avez été lésé par votre bonheur, que vos parents n'ont rien fait pour votre œuvre parce que vous avez été trop heureux. Peut-on dire également que ce bonheur vous a permis d'écrire comme vous avez écrit ?

Je pense que je suis malheureux à cause de tout ce bonheur. Pour écrire il serait préférable que je sois un puits de douleur. Quand je veux fabriquer de la douleur, de la peine, ou de la colère, c'est toujours la colère d'une autre personne. Mes parents m'ont donné trop de bonheur.

Faut-il être malheureux pour faire une grande œuvre ?

C'est une hypothèse. Prenez un écrivain qui écrit des choses sérieuses : derrière lui se cache toujours une somme de souffrances. J'ai fait un film et un livre sur ma deuxième descente du Mississippi. Les diffuseurs et éditeurs qui les refusent disent chaque fois qu'il n'y a pas de conflit, pas de douleur. Aux États-Unis, surtout pour un Noir, le mieux est de faire un livre sur le ghetto où on a grandi, quand on a bien souffert dans sa jeunesse, conformément à ce qu'on suppose être la vie de tous les Noirs, faite de violence, de drogue... Puis on obtient une bourse pour l'université, un boulot dans un journal. La rédemption, on adore ça aux États-Unis. Et moi, où est ma rédemption ? Ma seule souffrance, c'est que mon frère me piquait tous les jouets.

Dans *Mississippi solo*, nous avons relevé plusieurs références au divin. Parfois, c'est presque mystique. Quel est votre rapport à la religion ?

C'est vrai, et ça peut même expliquer en partie le succès du livre aux États-Unis. Il y a quarante ans, j'étais un peu différent. Je sortais de l'école catholique et j'en étais imprégné. J'étais bien plus croyant que maintenant, mais peut-être que je le suis toujours. Si on me demandait de quelle religion je suis,

je dirais catholique. La dernière fois que je suis entré dans une église... eh bien c'était tout à l'heure avec vous lors de la séance photo. Mais tout ça n'a aucune importance dans ma vie. C'est la nature, grâce à *Mississippi solo*, qui est beaucoup plus importante qu'avant. J'ignore toujours les noms d'oiseaux, d'arbres, mais je passe beaucoup de temps en randonnée simplement pour être dans la nature. C'est un peu plus compliqué en France, mais aux États-Unis, dormir sous les étoiles en plein milieu de nulle part, c'est absolument formidable.

Pourquoi avoir éprouvé ce besoin de refaire la descente sur le Mississippi ?

À part le fait que je suis bête, je ne sais pas. J'étais à Montpellier pour « La Comédie du Livre ». Je déjeunais avec un ami écrivain qui m'a demandé ce que je prévoyais de faire. Je ne savais pas. Il m'a alors conseillé de faire le Mississippi une deuxième fois. Je lui ai dit que c'était impossible, qu'il avait perdu la tête. Puis j'ai un peu réfléchi, et je me suis dit que ce n'était pas une mauvaise idée. À la fin, c'était mon idée, et pas la sienne !

Les conditions étaient-elles les mêmes ?

Oui, en canoë, à la rame, avec ma toile de tente. Mais j'étais suivi de temps en temps par une équipe de tournage, ce qui a changé beaucoup de choses. J'ai écrit le livre pour parler des moments où l'équipe n'était pas là. Il est en train d'être traduit par Pascale Deschamps. Il était prévu qu'il sorte à la rentrée.

Certains de vos livres n'ont pas été publiés aux États-Unis. Pourquoi ?

C'est le cas de *Jupiter et moi* et *Paris en noir et black*. Si un auteur publie quatre livres et ne rapporte rien à son éditeur, celui-ci se fiche de sa carrière. Vingt-cinq ans après la publication de *Harlem*, ils ne savent même plus qui je suis.

Quels sont les auteurs qui vous ont marqué plus jeune, et qui vous ont peut-être donné envie d'écrire ?

Beaucoup m'ont marqué, mais aucun ne m'a donné envie d'écrire. Certains m'ont même donné l'envie de ne pas écrire. Quand j'ai lu pour la première fois *Les Raisins de la colère*, je me suis dit que je



ne pourrais jamais faire ça. Tellement beau, bien fait. Pareil pour Faulkner. L'écriture est venue parce qu'un de mes professeurs au lycée m'avait dit que j'avais la capacité d'écrire si je le voulais. En quittant le lycée, l'écriture n'était pas du tout dans mon collimateur. Je voulais être médecin. Quand j'ai vu le cursus scientifique, je me suis dit non merci. Après il y a eu le cinéma. Et c'est en écrivant pour ce mec à Paris que je me suis décidé à devenir un écrivain.

Souvent des auteurs américains disent que si on écrit une page par jour, on a un livre à la fin de l'année. Est-ce que votre rythme de vie, à l'écart, vous permet d'écrire tous les jours ?

J'écrivais tous les jours quand je n'étais pas publié. Mais maintenant, des gens comme vous viennent m'agacer pour faire des entretiens qui durent des heures... Avant, personne ne venait me parler, c'était simplement ma machine à écrire et moi. Et comme je le disais, je ne suis pas un écrivain qui a besoin d'écrire. Je ne meurs pas si je n'écris pas. Je suis tellement bien dans ma vie, dans ma peau, dans ce que je fais, que je manque d'ambition. Je pense que je suis pauvre parce que le Bon Dieu, s'il existe, sait que si j'avais beaucoup d'argent, je n'écrirais pas. Il y a beaucoup d'autres choses à faire dans cette vie. Et je les ferai. Si j'ai une occasion de boire un coup et de passer quelques heures avec vous par exemple...

Nous avons du mal à vous croire. Vous écrivez des livres tellement intimes... Ils doivent prendre racine dans un besoin d'écrire, au moins pour vous.

Vous avez tort. Après *Paris en noir et black*, si je n'avais pas déjà publié et si je n'avais pas dû trouver quelque chose à faire, je n'aurais plus écrit. C'est l'occasion qui m'a décidé. Après le voyage à La Nouvelle-Orléans, j'ai pensé à rendre hommage

à mon père. Mais l'hommage était déjà en moi, je n'avais aucun besoin de l'écrire.

Vous écrivez assez facilement ?

Un peu moins maintenant parce que j'ai plus conscience du lecteur. Je ne veux pas l'ennuyer avec toutes les histoires qui ne font pas forcément sens dans le livre. Je suis content d'avoir une bonne editrice qui sait couper.


Pensez-vous être sorti du cycle autobiographique ?

Avec l'histoire de Jim, un peu. Mais en fait non : le prochain livre va englober non seulement mon histoire personnelle mais aussi la question de l'immigration. Le titre de ce livre va être *Pourquoi moi ?* Et quand on se pose cette question, souvent c'est avec un œil négatif. Pourquoi la police m'arrête ? Pourquoi je suis pauvre ? Moi, je me demande ce que j'ai fait, ce que je suis pour attirer toujours la générosité de ceux que je rencontre. Est-ce que c'est vraiment pour les choix que je fais, ou simplement parce que la providence veille sur moi ? C'est ce que je vais explorer dans ce livre.

Jupiter, c'est votre père, et vous seriez Apollon, solaire, poète. Ce n'est pas la foudre que vous déclenchez, mais le rayonnement.

Je dis souvent que je n'ai pas d'argent, mais que je suis riche comme Crésus, je répands ma joie de vivre.

Propos recueillis à Pranzac le samedi 20 mars par J.-L. Bertini, C. Casaubon, G. Napoli, S. Omont, L. Roux.

 J.-L. Bertini

BIBLIOGRAPHIE SUBJECTIVE

- Mississippi solo*, 1988 (Liana Levi, 2020).
Harlem, 1996 (Liana Levi, 2007).
Jupiter et moi, Liana Levi, 2005.
Paris en noir et black, Liana Levi, 2009.

Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Trimestrielle**

Audience : **N.C.**

Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **Novembre 2021**

Journalistes : **N.C.**

Nombre de mots : **97**

Valeur Média : **N.C.**

L'AMOUR DES LIVRES

LE MISSISSIPPI DANS LA PEAU

• *Eddy L. Harris*

Plus de trente ans après sa première descente de l'un des plus grands fleuves au monde, Eddy L. Harris reprend son canoë et part seul, de sa source jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Cette fois, il est préparé, il sait à quoi s'attendre... mais le Mississippi regorge de surprises. Ses souvenirs remontent au rythme de la pagaie, pourtant l'Amérique a changé et, porté par les flots, il retrace avec mélancolie l'histoire en un voyage dans la culture américaine sans les fards d'Hollywood.

LIANA LEVI - 256 pages - 20,00 €



Librairie Libellune : une rencontre avec Eddy L. Harris

En ce début novembre, la librairie Libellune organise une rencontre exceptionnelle avec l'auteur américain Eddy L. Harris, autour de son dernier livre, "Le Mississippi dans la peau" (Éd. Liana Levi). Elle aura lieu le vendredi 5 novembre, à partir de 17 h.

Voici un extrait de la quatrième de couverture : « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Eddy le sait. Pourtant il décide, trente ans après une première descente du Mississippi en canoë, de réitérer l'exploit. Mais justement, ce n'est pas l'exploit qui l'intéresse cette fois. Il n'a rien à se prouver. Il veut juste prendre la mesure du temps écoulé. Eddy a changé, le fleuve a changé, le pays a changé. Avec Obama à la Maison-Blanche, les tensions raciales se sont paradoxalement aggravées. Quelque chose flotte dans l'air, prémices d'un changement plus radical. »

« Descendre le cours mythique du Mississippi, c'est traverser les lieux emblématiques d'un passé plus violent



que glorieux, et le regarder en face. S'interroger sur les peuples qui vivaient sur ces terres avant l'arrivée des Européens. Évoquer, au gré des rencontres, les actions humaines, bonnes ou mauvaises, sur le milieu naturel. Mais aussi se laisser porter par le hasard, les flots tantôt calmes, tantôt impétueux, et par le fil de pensées vagabondes. Une traversée tendre et lucide de l'Amérique. »

▷ Au programme : à 17 h, *dédicace à la librairie Libellune*; à 19 h 15, *soirée littéraire au Quetzal Café*.

